

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.
TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.
TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX,
Envoyés par la Compagnie des Indes Occi-
dentales des Provinces-Unies,
AUX TERRES AUSTRALES
EN MDCCXXI.
PAR MONSIEUR DE B***.
TOME PREMIER.



A LA HATE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. D. CC. XXXIX.

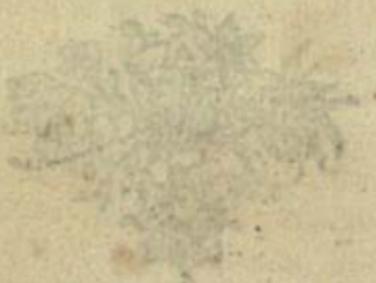
HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX

Envoyés par la Compagnie des Indes Orientales
de la Province de France

AUX TERRES AUSTRALES
EN MDCCXI

PAR MONSIEUR DE LA PEROLLE

TOME PREMIER



chez la Compagnie des Indes Orientales
à la Rochelle



PRÉFACE.

LEs différentes découvertes que j'ai eu occasion de faire dans un Voïage de long cours, m'ont engagé à en faire part au Public. Je n'ai point affecté d'écrire dans un stile épuré; il m'a paru au contraire que la vérité des faits que je rapporte n'avoit besoin d'aucun ornement. J'ose assurer d'avoir vû tout ce que j'avance, & je me flatte que le Public voudra bien ajouter foi à des faits que je suis toujours en état de justifier. Prévenu qu'il aura autant d'indulgence pour ce qui regarde mon stile que de confiance en ma sincérité, je m'explique sur l'intention que j'ai

*Tome I. * 2 eue*

P R E F A C E.

eue en lui rendant compte du succès de l'expédition des trois Vaisseaux que la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies envoya aux Terres Australes en mille sept cent vingt & un. Je n'ai en but que d'inspirer de l'encouragement pour une Entreprise dont on connoit tous les avantages, & qui sans doute devoient servir de motifs à ne point les perdre de vûe. S'il m'est échappé dans le cours de cet ouvrage quelques réflexions, je les soumets volontiers au jugement du Lecteur. On trouvera que je suis souvent d'un sentiment opposé à celui de quelques Voyageurs ; cependant ce n'est point par l'ambition que j'ai de me singulariser, c'est seulement parce que j'ai eu occasion de me mettre au fait de juger de certains effets de la Nature.

TABLE



T A B L E
DES CHAPITRES.

T O M E I.

- CHAP. I. *Embarquement de l'Auteur pour l'Expédition de la Découverte des Terres Australes.* pag. 1
- II. *Voïage de l'Auteur, depuis le Texel jusqu'à l'Isle de Teneriffe.* 11
- III. *Autre voïage depuis les Isles de Canarie jusqu'au Brezil.* 22
- IV. *Détail de ce qui est arrivé à St. Sébastien.* 35
- V. *Description de la Ville de St. Sébastien & de l'Idole qui s'y trouve. Départ de cette Ville.* 47
- VI. i. *De l'Isle Aukes Magdeland.* ii. *D'un violent Ouragan.* iii. *La cause de cet Ouragan.* iv. *Du Hoos ou Trompet.* v. *De la découverte de l'Isle nommée Belgie Australe.* 59
- * 3 VII.

T A B L E

- VII. 1. Description des Détroits de Magellan & de le Maire. II. De plusieurs Monsfres marins. III. Des glaces de la Mer du Sud. IV. De la côte de Chili & de l'Isle de Lamocho. 70
- VIII. 1. Description de l'Isle de Lamocho & du pais de Chili. II. Arrivée à l'Isle Juan Ferdinando. 85
- IX. 1. Description de l'Isle Juan Ferdinando. II. La demeure que deux personnes y avoient faites a donné lieu à l'histoire de Robinson Crusœ. 95
- X. 1. Description du cinquième climat. II. On prouve que ce climat est le meilleur de tous. 109
- XI. 1. Départ de l'Isle Ferdinando. II. Découverte d'une Isle. III. Description de cette Isle & remarques sur la Cicogne. 118
- XII. 1. Découverte des Mauvaises Eaux, & de cinq nouvelles Isles. II. Description de ces Isles. III. Naufrage & perte du vaisseau la Galere d'Afrique. 140
- XIII. 1. On découvre plusieurs Isles au nombre de neuf. II. Description de ces Isles. 151
- XIV. 1. On assemble le Conseil pour délibérer, si l'on devoit changer de voiage

DES CHAPITRES.

- voïage & quitter les Terres Australes. II. Raison principale pour laquelle on n'a pas réüssi dans ses desseins. III. Route plus commode pour aller aux Terres Australes. 164
- XV. I. De la navigation de Salomon. II. Du vaisseau du Grand-Mogol destiné au transport des tributs. III. De la Mousson dans les Indes. IV. Du véritable Ophir. V. De la Terre Australe. 171
- XVI. I. Voïage à la nouvelle Bretagne & à la nouvelle Guinée. II. Découverte de cinq Isles. 204
- XVII. I. Découverte de la nouvelle Bretagne avec plusieurs autres Isles. II. Mauvaise rencontre avec les habitans. III. Tempête violente. IV. Description du país & de ses habitans. 218.

T A B L E

T O M E I I.

- CHAP. XVIII. I. Description des Isles de Moa & d'Arimoa & de leurs habitans. II. Des noix de Cocos & de leur usage & vertu. III. Découverte des mille Isles, de leurs habitans, de l'Oiseau de Paradis. pag. 1
- XIX. I. Description des Isles de Boere & de Button. II. Arrivée à l'Isle de Java. 20
- XX. I. Description de la Ville de Japara & de la côte de Java. II. Arrivée à Batavia. 30
- XXI. I. Les Vaisseaux sont arrêtés & l'Equipage fait prisonnier. Il retourne en Hollande sur une flotte de la Compagnie des Indes Orientales. II. Description de la Ville de Batavia & de ses habitans. 42
- XXII. Du Gouvernement de Batavia & des autres Etats soumis à la Compagnie des Indes Orientales. 72
- XXIII. Du Gouvernement Ecclésiastique, Militaire, & de la Marine, aux Indes. 105
- XXIV. Suite de la description de Batavia & de l'Isle de Java. 113
- XXV.

DES CHAPITRES.

- XXV. *Du Gouvernement de l'Isle de Ceylan. Description de cette Isle & de ses habitans.* 124
- XXVI. *Description du second & du troisieme Gouvernement, savoir, d'Amboine & de Banda.* 144
- XXVII. *Des quatre autres Gouvernemens, savoir de Macassar, de Ternate, de Malacca & du Cap de Bonne-Esperance.* 159
- XXVIII. *Des quatre Directoires, Coromandel, Surate, Bengale & Perse.* 173
- XXIX. *Des Commandeurs ou Chefs de Malabar, de Gallo, de Java, & de Bantam.* 188
- XXX. *Des Chefs résidans à Sumatra & au Japon.* 198
- XXXI. *Des trois Résidens, de Cberibon, de Siam, & de Mocca.* 210
- XXXII. *Du commerce de la Compagnie dans l'Isle de Borneo & dans la Chine.* 219
- XXXIII. *I. De l'arrivée de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance. II. Description des païs, soumis à la Compagnie des Indes Orientales, en Afrique. III. Des monstres & bêtes sauvages d'Afrique.* 227
- XXXIV.

TABLE DES CHAPITRES.

- XXXIV. I. *Départ du Cap de Bonne-
Esperance.* II. *Description des Isles
de Ste. Helene & de l'Ascension.* III.
Des herbes marines & de courants.
IV. *Retour de l'Auteur en Hol-
lande.* 247.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEaux,

*Envoies par la Compagnie des Indes Oc-
cidentales des Provinces-Unies, aux
Terres Australes en MDCCXXI.*

CHAPITRE I.

*L'Auteur s'embarque pour l'expédi-
tion de la découverte des Terres
Australes.*

L est inutile, je pen-
se, d'entrer dans le
détail de ce qui re-
garde ma famille &
ma naissance. Ce ré-
cit, ne faisant rien au sujet que je
me propose de traiter, ne pour-
roit

roit que déplaire au Lecteur & l'ennuier. Je dirai uniquement, que c'est à Mecklenbourg, ville du Duché de ce nom, que j'ai vû le jour.

L'inclination extrême que j'ai eue dès ma tendre enfance à voir les pais étrangers, ne m'a pas permis de rester longtems dans le lieu de ma naissance. J'attribue l'origine de cette passion à un voiage que je fis, à l'âge de cinq ans, en Pomeranie. On m'y avoit envoyé, à la sollicitation de quelques-uns de mes parens qui y étoient établis, & qui souhaitoient de me voir. J'y trouvai tant d'amusemens & de plaisirs, que j'y restai jusqu'à la mort de ma grand' mere. Ce triste événement m'obligea de revenir dans ma patrie. En y arrivant, bien loin de songer à un établissement fixe, ainsi qu'on me le conseilloit, je sentis en moi redoubler l'envie de voiajer par
ter-

terre & par mer. Mes parens firent tout au monde pour me détourner de ce dessein. Ils ne cessèrent de me représenter les dangers qu'on court sur mer ; alléguant entre autres les tristes exemples de mon grand-pere & de mon oncle maternels, qui, l'un & l'autre Capitaines de vaisseau au service du Roi de Dannemarck, ont péri sur mer. Mais toutes ces représentations n'étoient pas capables de ralentir une passion trop invétérée & qui m'étoit trop chere ; ainsi je demeurai inébranlable dans mon dessein, bien résolu de m'éloigner de ma patrie, aussi-tôt qu'il me seroit possible.

Je commençai donc l'exécution de mes projets l'an 1713. Je partis d'abord pour Rostock, & de-là pour Lubec. Quelques affaires me rappellerent alors à Mecklenbourg ; mais je n'y restai pas long-tems. J'allai de-là à Königsberg,

où je fis un séjour de quelques années. Je me rendis ensuite par la Courlande & la Livonie à Petersbourg; & en revins peu après par une partie de la même route à Elbing, & de-là à Dantzic. Ici je formai le dessein de faire le voyage de Coppenhague par mer. Je m'embarquai pour cela sans perte de tems; mais je n'y arrivai point, le vaisseau, au bord duquel je me trouvai, aiant été pris par un Armateur Suédois. Cet accident m'affligea d'autant plus que je m'y attendois le moins. On fait que dans ce tems, savoir en l'année 1717. la Suède étoit engagée dans une guerre ruineuse contre plusieurs Puissances Maritimes. On ne crut point que cette Couronne ôât faire alors quelques entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, sur mer. Cependant, malgré le peu d'apparence, & malgré les flottes que
l'An-

l'Angleterre, la Hollande, la Russie & le Dannemarck avoient envoyées dans la mer Baltique, les Armateurs Suédois ne laissoient pas d'y paroître, & de prendre sans distinction tous les navires qu'ils pouvoient attrapper. Aussitôt que je fus pris prisonnier, on me mena à Calmar, où je restai jusqu'à ce que Charles XII. qui dans ce tems-là se trouvoit en Schonen, m'eût fait expédier un passeport pour m'en retourner dans ma patrie. Aussi-tôt que je l'eus reçu, je partis pour Carlsrone, & de là je me rendis à Westerwick pour y chercher l'occasion d'un vaisseau prêt à faire voile pour Dantzic, ou quelque autre port. On m'avoit bien averti, que ces occasions étoient fort rares, parce que les Suédois avoient arrêté un grand nombre de bâtimens étrangers, pour pouvoir, en cas de besoin, en faire des vaisseaux de transport.

port. En effet toutes mes recherches furent inutiles, & je me vis obligé de retourner à Calmar. En y arrivant, je fus agréablement surpris d'y trouver un de mes parens, neveu du second mari de ma mere. Il y étoit en qualité de premier Chirurgien à bord d'un des Capres Suédois qui croisoient dans la mer Baltique. Nous fumés l'un & l'autre dans une joie extrême d'une rencontre si inopinée. Je trouvai enfin ici l'occasion d'un vaisseau prêt à faire voile pour Flensbourg dans le Holstein, où j'arrivai, non sans grand danger d'être pris encore une fois par un Armateur qui nous poursuivoit. De Flensbourg j'allai en Suède & en Dannemarck. Après avoir parcouru ces deux Roiaumes, je me rendis à Hambourg, & de-là à Hanover, Osnabrug, Munster, & enfin en Hollande.

Les voïages que j'ai faits depuis ce tems-là sont assez considérables, eu égard à l'éloignement des païs que j'ai, ou vûs ou parcourus, & aux choses qu'on y trouve & qui m'ont fourni de la matière à faire plusieurs observations. J'en ai même déjà rendu au Public, mais d'une manière courte & abrégée. Comme je promis alors d'en faire, aussitôt qu'il me seroit possible, une rélation plus ample & plus circonstanciée, j'ai crû devoir à présent dégager ma parole.

En arrivant en Hollande, j'entendis parler d'une expédition extraordinaire que la Compagnie des Indes Occidentales y méditoit de faire pour la découverte des Terres Australes. Cette nouvelle me fit beaucoup de plaisir par l'envie que j'eus d'avoir quelque part à cette expédition. Je résolus donc sur le champ d'aller offrir mes services à la Compagnie.

Pour en être bien reçu, je fus assez heureux de rencontrer un ancien ami, nommé Gaspard Scherer, natif de Zurich, qui voulut bien me recommander à l'Amiral Roggewein. Celui-ci me donna d'abord la place de Sergent, ou Commandeur dans les troupes que la Compagnie avoit levées pour cette expédition. Monsieur Roggewein étoit de la Province de Zélande. Feu son pere avoit déjà délivré en 1669. à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire, contenant un projet pour faire la découverte des Terres Australes. Ce Mémoire fut bien reçu, & la Compagnie ordonna l'équipement de trois vaisseaux; mais les brouilleries qui survinrent entre l'Espagne & les Provinces-Unies, en empêcherent l'exécution. On dit que Monsieur Roggewein, peu avant sa mort, exhorta son fils de

de ne pas perdre de vûe une chose si importante; & que celui-ci le lui promit. Il tint aussi sa parole donnée, mais un peu tard. Il paroît même, qu'il n'y ait pas fait beaucoup d'attention au commencement; car après la mort de son pere, il se livra entièrement aux études, & alla ensuite aux Indes Orientales, en qualité de Conseiller de la Cour de Justice. A son retour, il pensa sérieusement au projet en question, & présenta en 1721. à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire, dans lequel il se réfere uniquement à celui que feu son pere avoit délivré sur le même sujet. Sa demande eut tout le succès imaginable. La Compagnie donna ordre d'équiper en toute diligence trois vaisseaux, qui étoient:

L'*Aigle*, vaisseau - Amiral, monté de trente-six pièces de canon & de cent onze hommes,

A 5 com-

commandé par le Capitaine Jobon Koster.

Le *Tienboven* de vingt-huit pièces, aiant à bord cent hommes d'équipage, commandé par Jacques Bauman.

La *Galère d'Afrique*, portant quatorze pièces, avec soixante hommes d'équipage, commandé par Henri Rosenthal.

Comme Monsieur Roggewein m'avoit reçu avec beaucoup de bonté lorsque je lui offris mes services, il voulut aussi me distinguer, & me fit l'honneur de m'assigner le poste, qu'il m'avoit confié, au bord du vaisseau-Amiral. Aussitôt que tout fut appareillé, cette petite Escadre sortit du port d'Amsterdam le 16. Juillet 1721. & arriva heureusement au Texel au bout de trente-six heures.

CHAPITRE II.

*Voïage de l'Auteur, depuis le Texel
jusqu'à l'Isle de Teneriffa.*

AUssi-tôt que nos vaisseaux furent pourvus & chargés de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue navigation, nous mîmes à la voile; ce fut le 21. Août 1721. Nous étions accompagnés d'un grand nombre d'autres bâtimens. Nous eumes aussi un vent très-favorable, mais il ne dura pas longtems, & devint contraire le lendemain; enforte que nous fumes obligés de louvoyer pendant trois jours dans la Manche. Tantôt nous vîmes les côtes d'Angleterre, tantôt celles de France. Enfin le quatrième jour nous entrions dans les mers d'Espagne: on le fait par la profondeur de l'eau. Il est nécessaire, lorsqu'on

y entre, d'observer le véritable courant, sans quoi on s'expose à de grands dangers.

Nous continuâmes notre cours à Sud-Ouest pour atteindre la hauteur des côtes de Barbarie. Mais un gros tems s'éleva avec tant de violence, que nous nous crûmes tous péris. Ce péril s'augmenta par un grand calme qui succéda tout à coup; car, comme nos voiles n'étoient plus déployées faute de vent, les vagues, qui ne s'appaisent pas si-tôt, jetterent nos vaisseaux çà & là. Les coups en font quelquefois si rudes, qu'ils font abattre la grand' hune & même le mât de misaine. Pendant un pareil mouvement du vaisseau il est impossible de se tenir debout, & encore moins de manœuvrer. Dans le navire où j'ai été, nous étions le plus exposés. Nous perdimes la vergue de la grand' voile; comme elle fut brisée, les pièces
blessé-

blesserent plusieurs de nos gens. Peu s'en fallut même que la chaloupe ne fût détachée du vaisseau. Enfin, au bout de deux jours les flots se calmerent, & le vent s'éleva en sorte que nous fumes en état de réparer les dégâts du vaisseau. Il est certain que dans les mers d'Espagne on est plus en sûreté durant la tempête que pendant un grand calme qui suit immédiatement la tempête, malgré les vagues épouvantables, qui en se poussant les unes les autres, s'élevaient à une hauteur prodigieuse, & même dix fois plus que dans la mer du Nord & dans la mer Baltique. La raison en est la profondeur immense des mers d'Espagne, qui fait que les flots se poussent fort lentement & portent ainsi doucement le vaisseau; au lieu que dans les mers où il n'y a pas beaucoup de profondeur, ils donnent de rudes secousses au navire

vire & l'exposent à de grands dangers. On peut voir cette différence sensible, lorsqu'en sortant des mers d'Espagne, on entre dans le Canal, ou de l'autre côté, quand on entre dans la mer du Nord. La profondeur des mers d'Espagne est comme un abîme: on y a employé souvent des sondes dont les cordes étoient de plusieurs millions de brasses, mais jamais on n'a pu trouver fond.

Après que nous fumes échappés à ce danger, nous eumes un vent gaillard qui nous fit faire beaucoup de progrès; & notre cours alla à Sud-Oüest vers les Isles de Canarie. Nous vîmes souvent avec étonnement une grande quantité de poissons volans, dont quelques-uns tomberent dans nos vaisseaux. Nous vîmes aussi au travers de l'eau un grand nombre de bonites & d'albicores; ce sont des poissons de proie qui donnent la chasse aux
pois-

poissons volans qui leur servent de nourriture. J'en ouvris un qui avoit dans le ventre six poissons volans. Ce dernier poisson ressemble beaucoup au harang; ses ailes sont comme celles des chauves-souris; il est fort bon à manger. Les gens de mer même le nomment à cause de son goût, le Roi des poissons. Le bonite est un poisson long d'environ deux pieds; sa peau est raïée en long, d'une couleur grisâtre. Sa tête ressemble à celle d'une carpe, hormis qu'elle est un peu plus pointue. La chair en est sèche, dure, coriace & d'un goût desagréable. Les albicores sont longs de cinq à six pieds, larges de trois pieds. J'en ai vû qui pesoient jusqu'à cent cinquante livres; de sorte qu'avec ce poisson seul on peut donner un repas à tout l'Equipage d'un vaisseau. A l'égard de la couleur, de la figure de la tête & du goût

goût, ils ressemblent aux bonites, & n'en diffèrent que par la grosseur. Nous vîmes aussi chaque jour plusieurs sortes d'oiseaux aquatiques, & enfin aussi des cerelles. Lorsqu'on voit ces derniers, les mariniers disent qu'on n'est pas fort éloigné de terre. Il y a deux différentes sortes de cet oiseau. Les uns ont la queue longue en forme de flèche; d'autres au contraire l'ont plus courte & fourchue comme celle de certains poissons. Ils sont tous d'une couleur grisâtre; mais leur plumage entre les ailes sur la poitrine est moucheté de noir & de brun. Ils sont environ de la grosseur d'un canard.

Enfin, nous arrivâmes à la hauteur de vingt-huit degrés, où nous crûmes ne pas être fort éloignés des Isles de Canarie. Mais avant que nous étions dans la distance à voir la terre, le Gabier de la hune du grand mât cria qu'il s'apercevoit,

voit d'un vaisseau faisant voile vers nous, & portant de même que nous pavillon Anglois. Aussitôt que ce navire fut dans une distance à pouvoir être apperçû de nous, nous remarquames qu'on ôtoit son pavillon; qu'il se tournoit & s'éloignoit de nous. Mais une heure après il revenoit accompagné de quatre autres navires, & arboroit tantôt un pavillon blanc, tantôt rouge, & tantôt d'une autre couleur; ce manège nous fit penser, qu'ils pourroient bien être des Ecumeurs de mer ou Pirates. Nous nous mimes donc en posture de les bien recevoir, au cas qu'ils vinssent nous attaquer. Notre Amiral donna d'abord le signal pour nous ranger en ordre de bataille. Nous fimes donc d'abord caler les grandes voiles des mâts, & enfermer les hamacs dans leurs lacs; & après avoir fait tenir les vergues par les chaînes, nous tinmes prêt un

grand nombre de grenades. Après cela nous eumes aussi le bonheur de gagner le vent, avantage considérable dans un combat naval. Les Pirates, voyant nos préparatifs & nos résolutions de nous bien défendre, arborent un pavillon noir, où étoient peints un poudrier, & une tête de mort, & au-dessous deux ossements mis en croix. Ils se rangent aussi en bataille. Aussitôt que nous fumes de part & d'autre à portée à nous charger, nous leur présentames le stribord du Vaisseau-Amiral. Nos deux autres vaisseaux furent attaqués de la même manière de nos ennemis; mais sans grande perte. Après que le combat eut duré environ deux heures, les Corsaires prirent la fuite avec précipitation. On ne les poursuivit point, parce que l'Amiral disoit à ceux qui sonnoient à le faire: *Laijés aller ces*

étoquins. Si le Lecteur est surpris de la retenüe & de la contenance que l'Amiral fit paroître dans cette occasion, il faut qu'il sache, qu'il n'est pas permis aux vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales ni à ceux de la Compagnie des Indes Occidentales de se détourner de leurs cours. S'ils sont attaqués, ils doivent uniquement se défendre sans poursuivre l'ennemi; c'est en partie la teneur de l'Instruction qu'on donne aux Chefs. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que les Commandans poursuivent l'ennemi, comme j'en ai été témoin dans une autre occasion; mais dans ce cas-là ils se rendent responsables de tous les malheurs qui arrivent. Nous étions cependant bien aises de nous voir débarrassés de ces Pirates. Nous eumes dans le Vaisseau-Amiral quatre hommes de tués, entre lesquels se trouvoit un Quar-

tier-mâitre, & neuf de blessés; le nombre des morts & des blessés étoit dans chacun des deux autres vaisseaux à peu près le même. Nos Charpentiers cependant eurent bien de l'ouvrage après ce combat, un des bords de notre vaisseau aiant été extrêmement endommagé par les coups de bale.

Aussi-tôt que nos navires furent radoubés, nous continuâmes notre voiage; & ce fut le 5. Novembre que nous arrivâmes à la vûe de l'Isle Madere. Cette Isle paroît charmante à la voir de loin. Elle est située à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude. Elle est chargée de montagnes, de broussailles & de bois; fertile en grain, vin, sucre, miel & en toutes sortes d'excellens fruits. On y trouve aussi du bois de cedre & d'ébene. Son commerce avec les Portugais à qui elle appartient, est

est considérable. Les Hollandois & les Anglois y trafiquent aussi ; mais leurs vaisseaux se tiennent toujours à la rade, fort éloignée de l'Isle. Sa situation est très-propre à y mouiller & faire de l'eau ; quoiqu'on remarque que les vaisseaux des Compagnies des Indes Orientales & Occidentales y abordent rarement. Il y a deux villes & plusieurs villages. Dans le voisinage de Madere on voit une Isle déserte, où les Corsaires vont souvent y faire l'eau & chercher des rafraichissemens. Au Nord-Oüest est l'Isle de Pont-Saint, très-fertile en grain & paturage, & plusieurs bons fruits. On y trouve la gomme nommée sang de dragon. Nous vîmes le Pic de Canarie, montagne extrêmement haute en forme de pain de sucre, dans l'Isle de Ténériffe ; nous en étions, selon nos conjectures, alors éloignés d'environ

22 *Histoire de l'expédition*
vingt-cinq lieues. C'est de ce
point que les Hollandois tirent
leur Méridien.

CHAPITRE III.

*Voyage depuis les Isles de Canarie
jusqu'au Brezil.*

EN quittant les Isles de Canarie, nous cinglames toujours à Sud-Oüest vers les Isles de sel. Nous eumes constamment un vent de Nord-Est qui nous étoit très-favorable, & nous continuames notre cours avec beaucoup de succes & tant de facilité, que pendant six semaines nous n'eumes pas besoin de toucher ni aux cables ni aux voiles. Pendant ce trajet il y eut des jours, où l'ardeur du soleil étoit presque insupportable. Plusieurs de l'Equipage commencerent à murmurer & à se plaindre de la portion de
bois-

boisson qu'on leur distribuoit, disant qu'elle n'étoit pas suffisante à étancher la soif. Un de nos Mouffes extrêmement altéré, entamant un tonneau d'eau de vie, en prit tant qu'il devint yvre. Dans cet état il chercha querelle, & descendant aussi-tôt dans le fougion, il renversa un plat rempli de graisse. Le Cuisinier qui étoit présent, fâché de voir la graisse répandue, sans examiner si c'étoit par inadvertance, ou par malice du Mouffe, lui dit, *Maraut, je vous tordrai le col.* Le Mouffe ne restant pas court, lui répondit: *Et moi je vous tuerai, si vous faites le moindre bruit.* Aussi-tôt dit, il se saisit d'un couteau & s'élança sur le Cuisinier, sans cependant l'attrapper. Ce tumulte fit accourir quelques-uns, qui d'abord faisoient tous leurs efforts d'arracher le couteau des mains de ce furieux; ils en vinrent aussi à

bout, mais non sans empêcher que le Cuisinier ne reçût deux ou trois estafilades au visage. On fit aussitôt donner la bastonnade au Mousse; ce qui le piqua si fort, que dans la rage il courut vers le mât d'artimon, d'où il se laissa tomber au second pont. Là il se saisit d'un couteau, avec lequel il se donna trois coups dangereux dans le ventre. On eut pourtant soin de lui, & il fut enfin guéri; mais il n'évita pas le châtement qu'il avoit mérité. Sa punition se fit après sa guérison de la manière suivante. Premièrement on le déclara infame. Après cela on le plongea trois fois dans la mer, en le faisant passer chaque fois par dessous le vaisseau. Ensuite il reçut troiscens coups avec tant de force, que ses culottes furent emportées par pièces. De plus, d'un couteau on lui perça une de ses mains, & l'accloüa ainsi au mât. Quelques

ques momens après on l'enchaina à l'extrémité du vaisseau, où pour sa nourriture il n'eut que du pain & de l'eau. Le tems marqué pour la durée de ce dernier châtiment étant fini, on le mit aux fers, & on le garda jusqu'à ce qu'on pût l'exposer quelque part; ce qui fut ensuite exécuté dans le Brezil, comme je dirai ci-après.

Pendant ce cours il ne nous arriva rien de remarquable. Nous vimes de tems en tems des oiseaux aquatiques, & nous primes quelquefois des poissons. Vers la fin du mois d'Octobre nous arrivames à la vûe de Bonaville. Cette Isle est située à la hauteur de seize degrés de latitude Septentrionale. Elle est pourvûe d'un fort assez considérable; plusieurs maisons y sont situées le long des côtes. Il n'est pas permis ici de sonner des cloches, parce qu'on dit qu'aussitôt qu'on le fait, les habitans, tant

de cette Isle que de celles qui sont voisines, courent aux armes, s'imaginant qu'on veut les attaquer. On voit ici plusieurs de ces Isles, nommées Isles de sel à cause de la grande quantité de ce mineral qui s'y trouve. Elles sont situées à diverses latitudes. Quelques-unes en sont très-fertiles; & on y trouve des cochons, des boucs & toutes sortes de volaille. Elles sont toutes sous la domination du Roi de Portugal. Les habitans sont la plûpart gens sans aveu & bandits, chassés pour crime, de leur patrie. On peut appliquer à ces Isles le proverbe qui dit: *un ciel d'airain & une terre de fer*, parce qu'il n'y pleut jamais. Mais on m'a assuré qu'il y tombe une espèce de brouillard ou de rosée qui humecte la terre & la rend fertile; aussi y trouve-t-on en quelques endroits des herbes & d'excellens fruits. Il y a d'au-

d'autres païs où il ne tombe jamais de pluie, comme à Rio de Lagoa, sur les côtes d'Afrique, où les Chrétiens qui y habitent, ne se souviennent point d'y en avoir jamais vû. Il n'en tombe point non plus sur les côtes du Perou, depuis Capoblanco jusqu'à Coquimbo, à trente degrés de latitude Méridionale; & c'est la raison pourquoi les habitans y bâtissent des maisons peu solides, comme ne pouvant être exposées ni aux orages ni à l'humidité. Tout le monde fait aussi, qu'il ne pleut jamais en Egypte; la raison, selon moi, en est, qu'il n'y a que les vents de Norst-Est & de Sud-Est qui y soufflent & qui y regnent tour à tour. Ces deux vents n'amènent pas, comme fait le vent d'Oüest, des vapeurs & des particules humides qui se changent en eau, mais tout au plus une sorte de rosée dont on
ne

ne s'apperçoit presque point. Il arrive aussi très-rarement ici, qu'on voit tomber de la pluie par le vent d'Est, puisque ce vent, lorsqu'il est accompagné, du côté du Midi de la ligne équinoxiale, d'un vent de Zud, est rude & sec. La même chose arrive lorsque le vent d'Est se joint en deçà de la ligne au vent du Nord. Mais le vent du Nord soufflant directement par la ligne, est agréable & chaud, & fait le même effet que le vent du Zud chez nous. On observe aussi dans toute l'Asie, qu'il y regne pendant toute l'année deux Moussions ou vents réglés, savoir l'un de Nord-Oüest, & l'autre de Sud-Est, chacun pendant six mois; & qu'il n'y pleut jamais que par les vents d'Oüest. La pluie y est souvent mêlée de tonnerre & d'éclair, & tombe en si grande abondance que ses raïons sont quelquefois de

de l'épaisseur d'un doigt. On peut inférer de tout cela, que le vent de Sud-Est soufflant constamment vers le Pole Arctique, & le vent de Nord-Est soufflant vers le Pole Antarctique, doivent être la seule cause pourquoy on ne voit jamais tomber de pluie dans plusieurs endroits de la terre.

Nous continuâmes toujours notre cours vers la ligne ; le trop grand changement de plusieurs vents nous le rendoit assez incommode, & la soif s'augmentoît à mesure que nous y approchions. Plusieurs de nos gens furent attaqués du scorbut ; & lorsqu'il reugnoit un grand calme, & que par conséquent le soleil étoit ardent, on'en vit qui devinrent enragés. D'autres furent attaqués de la fièvre chaude, ou tomboient en défaillance. La plupart de nous perdirent l'appetit, à cause de l'excès de la soif. L'eau douce
que

que nous avions, étoit gâtée & remplie de vers. Les viandes salées, notre nourriture ordinaire, commença aussi à se gâter, & étoit plus propre à exciter la soif que l'appaiser. On dit communément, que la famine est de tous les maux le plus terrible, mais que la soif le surpasse encore. Quelqu'un aiant envie d'en faire l'expérience, n'a qu'à passer la ligne dans le tems que le soleil se trouve dans l'Equateur, ou lorsqu'il fait un grand calme. Dans le tems que nous étions sous la ligne, il arrivoit quelquefois vers le soir, que toute la mer étoit en feu & paroissoit couverte de souffre allumé. Ce phénomène nous surprit beaucoup. Nous fimes remplir quelques seaux de l'eau de la mer pour l'examiner de plus près. On la trouva remplie d'une infinité de boules ou goutelletes, ressemblant à des perles ordinaires & pour la
gros-

grosseur & pour la couleur. Lorsqu'on les mettoit sur la main, elles y restoient quelques momens avant que la lueur s'en allât ; & en les ferrant entrè deux doigts, on vit qu'elles n'étoient qu'une substance terreuse, grasse comme du limon.

Ceux d'entre nos matelots qui avoient le plus d'expérience, disoient n'avoir jamais rien vû de pareil. Je laisse aux Physiciens d'expliquer ce phénomène, & en découvrir la cause. Il me semble cependant, que sans l'attribuer ni au souffre ni au salpêtre, comme il paroît d'abord qu'on dût penser, on peut dire, que ce ne sont que des parties phlegmatiques & grossières de sel, qui pendant un grand calme s'amassent par la chaleur du soleil, & qui ensuite étant dispersées par le vent, offrent à la vûe un spectacle si extraordinaire ; à quoi contribue beaucoup le courant

rant de la côte de Guinée en Afrique, à la hauteur de laquelle on voit souvent la même chose.

Enfin nous passâmes la ligne avec plusieurs petits grains de vent jusqu'à trois degrés de latitude. La Mousson se leva alors qui nous fit avancer avec beaucoup de diligence. Ce passage étoit fort heureux : nous ne perdîmes qu'un seul homme sous la ligne, qui mourut de la fièvre chaude. Ceux qui étoient malades furent ensuite tous rétablis dans le Brésil. A cinq degrés de latitude Méridionale nous avions le soleil directement sur nos têtes ; la chaleur y étoit presque aussi forte que sous la ligne même. On ne sauroit alors prendre hauteur, n'y aiant aucune ombre sur l'astrolabe. On est dans le même embarras lorsque le soleil passe le Tropique ; on ne peut alors prendre aucune latitude pendant cinq ou six jours, soit
vers

vers le Nord, soit vers le Sud, toute la différence n'étant que de cinq ou six minutes. Nous primes ici une grande quantité de poissons, qu'on appelle Dorade & Dauphin. A dire le vrai, c'est le même poisson: Dorade est la femelle, & Dauphin le mâle. Quelques-uns sont longs de six pieds, mais peu larges à proportion. Ils ont la tête courte, semblable à celle d'une carpe; la peau en est belle. En les voyant dans l'eau, ils offrent à la vûe des rayes d'or. Ce poisson est d'un goût agréable. Nous primes aussi plusieurs poissons de proie, nommés Requins, dont il y eut un qui étoit long de dix pieds. Ils ont la gueule de travers au-dessous de la tête. Ils mangent les corps morts qu'on jette dans la mer. Dans les Indes il y en a une grande quantité. Les baigneurs s'y exposent beaucoup; on a des exemples que ces

poissons leur ont arraché une jambe ou un bras. Les matelots mangent ce poisson; la chair en est cependant fort coriace & d'un goût desagréable.

Notre voiage avança beaucoup vers le Brezil. Nous eumes constamment un vent gaillard. Nous passames plusieurs Isles désertes, comme celle de la Sainte Trinité & d'autres. Sur la fin de Novembre, nous vimes à notre grande joye la côte du Brezil. Nous la côtoïames avec un vent favorable. Notre dessein fut d'abord d'aller à l'Isle de Riogrando. Mais l'ayant déjà doublée de huit lieuës, nous nous trouvames obligés de chercher quelque autre port; & nous entrames enfin à vingt-quatre degrés de latitude Méridionale dans celui de Porto, où nous fimes jeter l'ancre.

CHAPITRE IV.

*Détail de ce qui nous est arrivé à
St. Sébastien.*

AUssitôt que nous fumes arrivés à la vûe de Porto, plusieurs de notre équipage se mirent dans un esquif pour aller à terre ; j'en étois du nombre. Notre dessein étoit d'y ensevelir un de nos soldats, de faire de l'eau & chercher d'autres rafraîchissemens dont nous avions grand besoin. Avant que d'y aborder, nous vîmes de loin une troupe de Portugais armés, qui avançoient avec beaucoup de diligence du coté où nous voulions mettre pied à terre. Ils nous firent connoître par des gestes, qu'ils vouloient que nous nous éloignassions du rivage, ou qu'ils feroient feu sur nous. Mais leur ayant montré le cadavre, ils

nous laisserent aborder, & nous montrèrent même un lieu de sépulture. Comme nous desirions être informés de ce qui regardoit le pais, nous leur fimes plusieurs questions. Ils nous disoient pour toute réponse, que Porto étoit un avant-port de St. Sébastien, mais qu'il n'étoit pas marqué sur les Cartes. Ils ajoutoient qu'ils étoient habitans de Rio de Janeiro, éloigné d'environ huit milles.

Nous les priames d'aller à bord d'un de nos vaisseaux, mais ils le refuserent, pensant que nous pourrions bien être des écumeurs de mer. Ils n'avoient pas tant de tort de se défier de nous, puisqu'il arrivoit souvent, que des Pirates y venoient sous prétexte de faire de l'eau, mais qui ensuite pilloient tout ce qu'ils trouvoient. Six mois auparavant de notre arrivée, il y en eut un qui y aborda; mais

mais un vaisseau François survint, & le coula à fonds. Un autre eut le même sort près de Catrie. La charge du premier estimée pour la valeur de sept millions, périt presque toute entière dans un endroit où il n'y avoit que treize brasses de profondeur. On avoit fait venir exprès des plongeurs de Portugal, pour retirer s'il se pût, une partie de ces richesses.

Enfin à force de prieres, deux de la troupe vinrent à bord de notre vaisseau. Nous les reçumes avec beaucoup d'honnêteté. On leur donna des habits, & on leur fit plusieurs autres présens pour les engager à nous conduire dans quelque bon port. Ils nous le promirent, & tinrent parole.

Le port de Porto est de très-bon ancrage. Sa profondeur est de six jusqu'à huit brasses. On peut dire que c'est plutôt une rivière

vière qu'un Golfe, puisqu'après l'avoir traversé, nous fortimes du côté opposé. En y entrant du côté de Sud-Oüest, on voit à droite la terre ferme & à gauche une Ile fort étenduë. Toute la côte le long de laquelle nous passames, est fort haute, entrecoupée de montagnes & de vallons chargés de broussailles & de bois. Porto est à peu près dans une assiette pareille, mais il n'y habite personne. Nous pêchames ici des poissons & des tortues d'un goût exquis. Cette nourriture soula-gea beaucoup nos malades, parmi lesquels il y avoit déjà quarante d'attaqués du scorbut. Après avoir relâché ici deux jours, & après avoir fait des provisions en bois & eau douce, on leva les ancres, & nous remimes à la voile. Nous continuames notre chemin vers le Sud-Oüest. Après un trajet de six lieuës qui nous fit décou-

cou-

couvrir plusieurs petites Isles, nous nous trouvames à la rade de St. Sébastien. Aussi-tôt que nous fumes arrivés à l'embouchure de la rivière, il s'éleva une tempête avec tant de violence, que pour empêcher que nos vaisseaux ne donnassent contre les rochers, on fut obligé de jeter l'ancre, & d'attendre la marée. Le lendemain matin on remit à la voile, & nous vinmes mouiller sous la ville. Nous la saluames d'abord de sept, cinq, & trois coups de canon. On ne nous répondit cependant pas, soit que leurs canons ne fussent pas en état, soit que notre arrivée ne leur fut pas agréable. Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitans de la ville nous prirent aussi pour des Pirates, quoique nous portions pavillon Hollandois. Notre Amiral écrivit aussi-tôt une lettre au Gouverneur, le priant de nous fournir

ce dont nous avons besoin, comme du bétail, des herbes, fruits, de l'eau & du bois, le tout pour de l'argent. Il le prioit aussi de nous donner quelques cabanes à y pouvoir mettre nos malades à couvert, pour les y soigner plus commodément. Le Gouverneur répondit, que dépendant de celui de Rio de Janeiro, il ne pouvoit rien faire de sa propre autorité; qu'il y alloit envoyer un Exprès pour lui donner connoissance de notre arrivée & de notre demande. Il ajoutoit que comme il étoit obligé d'exécuter les ordres qu'il en recevoit, il faudroit que nous prissions patience jusqu'au retour de cet Exprès. Cette réponse ne satisfit point notre Amiral, qui fit dire au Gouverneur, que s'il ne vouloit point nous accorder de bonne volonté ce que nous avons demandé, il seroit obligé de l'obtenir par un moien

moïen qui ne lui seroit pas agréable. En attendant la réponse, nous apprimes qu'il y avoit dans la ville un Monastere de Franciscains. L'Amiral y envoya quelqu'un pour notifier notre arrivée à ces Peres, & leur faire part de la réponse du Gouverneur; ce message étoit accompagné de quelques présens pour eux. Heureusement pour nous, le Prieur de ce Monastere étoit de la Province d'Utrecht, nommé Thomas. Il se rendit d'abord avec beaucoup d'empressement à bord de notre vaisseau, accompagné de plusieurs Religieux. Il se réjoüissoit beaucoup de voir encore avant sa mort des personnes de sa patrie, disant que desormais il mourroit content, puisqu'il avoit pû jouïr d'un bonheur après lequel il avoit soupiré depuis vingt-deux ans. Nous traitames de notre mieux ces bons Peres, & nous leur fourni-

mes plusieurs choses, dont ils disoient avoir besoin dans leur Couvent. Nous nous plaignimes envers eux de la résolution du Gouverneur, qui ne vouloit pas nous assister; & nous ajoutames, que son refus nous obligeroit à avoir recours aux armes, & d'obtenir par la force ce que nous pouvions obtenir pour de l'argent & de bonnes paroles. Le Pere Prieur nous promit de mettre tout en usage auprès du Gouverneur, pour le faire changer de résolution; nous priant d'avoir patience pendant quelques jours jusqu'au retour de l'Exprès envoyé à Rio de Janeiro; qu'il enverroit en attendant de son Couvent tout ce qui étoit nécessaire pour la table de l'Amiral. Après cette assurance le Prieur & les Peres prirent congé de nous, & s'en retournerent chez eux. Sur ces entrefaites les Portugais vinrent

rent en foule se poster sur les côtes, particulièrement dans les endroits où ils virent bien qu'une de nos chaloupes aborderoit pour faire de l'eau. Ils tirèrent ensuite sur elle, & blessèrent un de nos gens à l'épaule. On leur répondit sur le champ de la mousquetterie, & deux d'eux furent couchés à terre. Ce malheur faisit les autres de fraieur: ils quitterent leurs postes, la chaloupe aborda, & on fit ainsi de l'eau les armes à la main.

Après que la chaloupe fut de retour & qu'on eut appris les circonstances de cette hostilité, notre Amiral fit faire des préparatifs pour attaquer la ville. Il assigna à chaque vaisseau l'endroit de l'attaque. Le plus petit devoit approcher de la ville le plus près qu'il seroit possible. Le Tienhoven devoit garder les côtes; & le vaisseau-Amiral se poster près du
Cou-

Couvent, pour y mettre le feu. Mais tout cela n'étoit qu'un jeu. Nous voulions seulement inspirer de la terreur aux Portugais pour parvenir à notre but. Nous craignimes que ces actes d'hostilités n'allumassent une guerre entre les deux nations. Aussitôt que les Portugais s'apperçurent de nos préparatifs, un Capitaine qui étoit en même tems Sous-Gouverneur, vint à bord du vaisseau-Amiral pour pacifier les choses, nous promettant des rafraichissemens pour quelques jours de même que du bois & de l'eau, dont nous puissions avoir besoin. Mais l'Amiral exigea qu'on laissât à sa disposition quelques maisons pour y mettre nos malades; & qu'on nous fournit du bétail, des herbes &c. Il demanda aussi satisfaction de l'insulte qu'on nous avoit faite, en tirant sur ceux qui avoient été dans la chaloupe. De
l'au-

l'autre côté il donna les assurances les plus fortes qu'on ne feroit aucun mal aux habitans ; & pour ce qui est des vivres, qu'on leur donneroit en échange des marchandises Européennes. Mais on se défioit de nous ; les Portugais craignoient que nous les traiterions de la même manière que firent les François il y avoit quelque tems , qui au lieu de dégager leurs promesses, menaçerent des coups de canon si l'on s'avisat de leur demander la moindre chose. Enfin , après plusieurs rapports & mouvemens, on tomba d'accord de part & d'autre , & nous obtinmes tout ce que nous avions demandé. L'expérience a fait voir avec combien de sincérité & d'équité nous avons agi à leur égard. Nos malades furent d'abord logés dans quelques maisons de l'Isle de St. Sébastien , située vis-à-vis de la terre ferme. On nous

nous fournit ensuite pour notre entretien, pendant le séjour que nous fimes ici, des bêtes à cornes, des moutons, toutes sortes d'herbes, de fruits, enfin de tout ce que le pais y produit. Nos malades se rétablirent peu-à-peu. Ceux de notre équipage qui se portoient bien, ne songeoient qu'aux plaisirs & aux divertissemens. Ils firent connoissance avec les Portugais, leur vendant toutes sortes de marchandises, & achetant d'eux en échange, du tabac, du sucre, & de l'eau de vie, malgré les défenses du Gouverneur. Ainsi nos brouilleries se changerent en amitié au point, que les Portugais, lorsque nous primes congé d'eux, ne purent s'empêcher de verser des larmes. Ils nous disoient qu'ils n'avoient jamais crû, que les Hollandois fussent de si bonnes & de si honnêtes gens; ajoutant que nous étions

étions bien différens des François, qui quoiqu'ils professassent la même Religion, leur avoient fait souffrir bien des maux. Ils avoüoient aussi, que le souvenir de ces mauvais traitemens de la part des François, & la peur d'en essuier de pareils & d'être pillés par nous, les avoient portés, dès notre arrivée, à sauver & cacher leurs meilleurs effets.

CHAPITRE V.

Description de la Ville de St. Sébastien & de l'Idole qui s'y trouve. Départ de cette Ville.

LA ville de St. Sébastien est située à 24. degrés de latitude & 60. de longitude. Son étendue est médiocre. Elle est peu fortifiée, entourée de palissades, & pourvue de quelques canons. On y a bâti une Eglise assez

sez belle. Le palais, où le Gouverneur réside, est magnifique; les maisons en général sont bâties à la manière des Indiens. Du côté du Sud il y a un Monastere de l'Ordre de St. François; on y entretient environ trente Moines. Le Pere Prieur, nommé Thomas, dont j'ai déjà fait mention, nous y fit voir un Idole qu'on y conserve, que les anciens habitans adorerent. C'est une statue de la figure moitié Tigre moitié Lion, haute de quatre pieds, & large d'un & demi. On nous dit que la matière en étoit d'Or massif. J'ai de la peine à y ajouter foi, & crois qu'elle est simplement dorée. Ses pieds ressembloient aux pattes de Lion. Sa tête étoit ornée d'une double couronne, hérissée de douze flèches, de la figure des dards ou javelots Indiens, dont il y avoit de chaque côté une brisée à demi.

mi. Derrière la tête il y avoit de chaque côté une aîle semblable à celles d'une cicogne. Dans l'intérieur de la statue se trouve celle d'un homme armé de toutes pièces à la manière du pais, portant sur son dos un carquois plein de flèches, tenant de sa main gauche un arc, & de sa droite, une flèche. La queue de ce monstrueux Idole étoit fort longue & entortillée trois ou quatre fois autour du corps de l'homme armé; sa pointe ou tête ressembloit à celle d'un dragon. Les habitans appelloient cet Idole *Nasil Lichma*. Nous ne pumes le regarder sans étonnement. Outre cette statue il y avoit plusieurs autres antiquités tant d'Europe que d'Amérique, dont ce Couvent étoit en possession.

Le port, ou plutôt la rivière de St. Sébastien contient trois ou quatre lieues en longueur & une demie en largeur. Vers le Nord-

Est se trouve une Isle fort belle, dont l'étendue est d'environ quatre milles; elle est entourrée de plusieurs autres petites Isles. La grande, porte comme la Ville, le nom de St. Sébastien. Au reste on peut dire, que le Brezil est un très-grand & très-riche pais; on prétend même que le Roi de Portugal en tire plus de richesses que le Roi d'Espagne n'en tire de toute l'Amerique. La raison en est, que ce dernier Roi n'a que la dixième partie de tout ce que les mines d'or & d'argent y produisent, au lieu que le Roi de Portugal garde tout pour lui sans aucun partage. Les Provinces du Brezil s'étendent vers le Zud, l'Est, & le Nord. Du côté de Midi est Rio de la Plata; ses principales Villes sont Salvator, Ville capitale, Siara, Olinta, Reiff, Seregipidel, Rey, Rio de Jenairo & St. Vincentes. Plusieurs de ces Villes sont fortifiées

fiées & pourvues de bons ports. Cette Province fut découverte par Petro Alvano en l'an 1501. lorsqu'il y fut jetté par une tempête. Les rivières qui arrosent ce pais, sont Mananhou, Tapicuaou, Mangnodaluis Bopa, St. François & Jenairo. Les anciens habitans étoient Antropophages, & ils vendoient la chair humaine, comme nous vendons dans nos boucheries le bœuf ou le mouton. Mais aujourd'hui que les Chrétiens y dominent, ces horreurs y cessent: on dit cependant qu'on y en trouve encore quelques uns de ces monstres. Les habitans sont en général fort grossiers, d'une taille ramassée, assez noirs. Ils ont de grosses lèvres, le nez plat & écrasé. Il y a dans ces Provinces un grand

nombre de Portugais, tant de ceux qui y font nés que de ceux qui viennent s'y établir de tems en tems. Tous les habitans se nourrissent des fruits du país, comme de Citrons, Pisans, Cocos, Ananas & d'autres. Ils plantent aussi du Tabac.

Les Portugais y avoient découvert une mine de Diamans; mais ils n'en étoient pas les maîtres dans le tems que nous étions à St. Sébastien. Ils méditoient alors une expédition contre les Naturels du país pour s'en mettre tout-à-fait en possession: ils nous prièrent même de les assister & prendre part à ces richesses; ce qui ébloüit tant nos soldats, que neuf d'eux désertèrent. Je ne fais s'ils ont été heureux, n'en aiant vû aucun depuis ce tems-là. Il est certain au reste que les Portugais tirent présentement du Brezil une quantité considérable de Diamans, qui se répandent ensuite dans toute l'Europe.

On les trouve sur des montagnes dans une terre rougeâtre mêlée d'or, dont le sable entraîné par les torrens est jetté dans les rivières voisines. Cette découverte a fait tomber beaucoup le trafic des Diamans qui nous viennent de l'Orient.

Le Brezil abonde en toutes sortes d'oiseaux, de poissons & d'animaux, tant apprivoisés que fauves. Les tygres y font de grands dégâts. Les éléphants sont au contraire d'un grand profit à cause des dents, dont il se fait ici un commerce fort avantageux. Dans les endroits déserts il y a beaucoup de serpens & d'autres bêtes venimeuses. La Religion dominante ici est la Catholique-Romaine. Mais les habitans qui demeurent bien avant dans le país, sont adonnés aux divers cultes d'idolatrie. Les Portugais n'ont pas encore pû les réduire: ils sont cruels,

vindicatifs; & quand un Chrétien a le malheur de tomber entre leurs mains, il doit s'attendre à être égorgé & leur servir de nourriture. L'air est ici fort sain; mais il y fait en certains tems marqués une chaleur excessive. Le pais en général est fort élevé: les montagnes en quelques endroits se perdent dans les nuës. Les vents qui soufflent sur les côtés, sont des vents de terre & de mer, dont les derniers contribuent beaucoup à la fertilité du terroir, & à la pureté de l'air. J'en ai ressenti l'effet; & me remis entièrement de quelques indispositions qui m'incommodoient. Nos malades se rétablirent aussi & reprirent leurs forces. Nous primes ici chaque jour une grande quantité de toutes sortes de poissons & de tortues dont le goût étoit exquis. Il faut bien que les habitans se méfioient beaucoup de nous, puisque toutes les nuits ils

avoient

avoient mis sentinelle en plusieurs endroits ; & ils n'eurent pas plutôt entendu le moindre bruit, qu'on les vit courir aux armes & garnir les côtes. Quelques-uns de notre Equipage s'étant trop familiarisés avec les femmes Indiennes, on en porta des plaintes à notre Amiral, qui fit châtier les coupables comme ils l'avoient mérité, & leur défendit d'aller désormais à terre. On est ici incommodé des mousquites, espèce de cousin dont la pique est dangereuse. Quelques-uns de notre Equipage s'en ressentirent par des enflures terribles. Le Pilote du vaisseau sur lequel je me trouvai, aiant un jour trop pris d'eau de vie, faite à la manière des Indiens, & s'étant couché peu après, trouva à son reveil ses mains, ses jambes & sa tête si fort enflées, qu'il étoit méconnoissable ; & peu s'en fallut qu'il n'eut perdu la vie. Sa gorge

étoit fermée tellement, qu'on n'y pouvoit pas faire passer une goutte d'eau. Enfin au moïen de plusieurs remedes & des soins infinis il échappa & fut guéri.

Après avoir séjourné ici quelque tems & fait radouber nos vaisseaux, comme rien ne dut nous arrêter plus long-tems, & que d'ailleurs nos malades étoient entièrement rétablis, nous fîmes des préparatifs pour continuer notre voïage. Sur ces entrefaites il arriva un vaisseau de Rio de Janeiro. Nous ne pumes savoir à quoi il étoit destiné; & c'étoit peut-être à visiter les nôtres. Il est certain que le Gouverneur de St. Sébastien avoit appris de quelques-uns de nos déserteurs, que notre dessein étoit d'aller faire la découverte des Terres Australes. Comme cette nouvelle ne lui fit pas plaisir, il crut devoir en empêcher l'exécution autant qu'il dépendoit de

de lui. Pour cette fin voulant nous priver des provisions & d'autres choses nécessaires pour continuer notre route avec succès, il songea un moien de nous faire quitter au plutôt ces côtes; & il nous menaça de l'arrivée de cinq ou six vaisseaux de guerre, qu'il attendoit incessamment de Jenairo, qui nous obligeroient bientôt de nous éloigner. Mais nous tinmes bonne contenance & achevames nos préparatifs. Il est vrai, que pour éviter ici toute fâcheuse rencontre, nous avions toujours dit que notre dessein étoit d'aller sur les côtes de Chili & du Perou & d'y trafiquer avec les Espagnols. Il se peut qu'on eut songé à nous attaquer; mais comme on n'ignoroit pas nos forces, on n'osoit peut-être pas. Ainsi tout fut tranquille de part & d'autre. Avant que de partir nous fimes réclamer nos deserteurs, mais en vain. Nous les

abandonnâmes donc, ne voulant pas les ravoir par force. Nous donnâmes aussi au Gouverneur pour les rafraîchissemens toutes sortes de marchandises Européennes, comme des armes, chapeaux, bas de soye, linge, eau de vie distillée, beurre, Stockvis; & par-dessus tout cela on lui fit encore un présent. Il fut reconnoissant, & nous envoya du bétail. Ainsi finit le séjour que nous fîmes à St. Sébastien. Le Gouverneur de même que les habitans nous témoignèrent combien ils étoient contens de nous; & combien ils s'étoient trompés à notre égard. Nous remîmes donc à la voile; mais avant que de gagner la hauteur, nous fîmes exposer le Mouffe arrêté, dont j'ai fait mention ci-dessus, dans une Isle à trois lieuës de la Ville. Nous prîmes ensuite notre cours à Sud-Oüest vers l'Isle d'Aukes Magdeland.

de trois Vaisseaux.

CHAPITRE VI.

- I. De l'Isle Aukes Magdeland.
- II. D'un violent Ouragan.
- III. La cause de cet Ouragan.
- IV. Du Hoos ou Trompet.
- V. De la découverte de l'Isle nommée Belgie Australe.

NOUS arrivames enfin à la hauteur de trente degrés de latitude Méridionale, où doit être située l'Isle d'Aukes Magdeland, ainsi appelée du nom de celui qui l'a découverte, il y a plus de cent ans. On dit que lorsqu'il la découvrit, il vit du feu allumé, mais qu'il n'y fit point de descente.

Comme sa situation doit être fort avantageuse & dans un bon climat, notre Amiral songeoit d'abord à y établir un colonie pour la commodité des vaisseaux qui

qui iroient dans les Terres Australes & qui en reviendroient. On se promettoit d'autant plus d'avantages de ce projet, que par son exécution on pouvoit éviter toutes les côtes des païs qui sont sous la domination des Portugais, lorsqu'on veut faire de l'eau, ou qu'on cherche des rafraîchissemens. Mais toutes nos recherches furent inutiles. J'ignore si ce qu'on dit de cette Isle est une pure fable, ou si nous avons mal pris nos mesures pour la découvrir. Ceux qui feront une seconde expédition dans les Terres Australes, en pourront parler avec plus de certitude. Nous changeames donc notre cours, & cinglames à Sud Oüest vers les Isles neuves, appellées par un Armateur François Isles de St. Louis. Nous fimes beaucoup de progrès avec des vents de terre & de mer, puisque dans le commencement
nous

nous ne nous éloignames des côtes de l'Amérique que de quarante ou cinquante lieuës ; ce qui est nécessaire à faire, puisque si l'on s'en éloigne un peu plus, on tombe inmanquablement dans la Mousson d'Oüest : ainsi le moïen le plus sûr de l'éviter, est de se tenir le plus près des côtes qu'il est possible. Tout voïageur aura sans doute remarqué, que lorsque le soleil revient du Zud, les vents d'Oüest sont absolument contraires.

Le 21. Décembre lorsque nous étions à la hauteur de quarante degrés de latitude Méridionale, il s'éleva tout à coup un Ouragan des plus véhemens, accompagné de tonnere & d'éclairs. Ce que nous pumes faire de meilleur, c'étoit d'attacher d'abord nos voiles. La mer étoit si grosse, que nous appréhendames à tout moment d'être engloutis par les vagues. Le vaisseau le *Tienhoven* fut d'abord

bord détaché de nous par la violence des vents, & nous ne le retrouvames que trois mois après. Cette tempête dura environ quatre heures, & ne s'appaisa entièrement qu'au bout de quelques jours. Comme le vent se tournoit alors au Nord-Est, nous fimes caler la voile du mât de misaine. Ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous pendant la violence de cette tempête, c'est qu'aucun de nos mâts ne fut abattu: ils tinrent ferme; on auroit dit qu'ils étoient de fer. Ces Ouragans sont extrêmement dangereux & brisent souvent des vaisseaux avec une rapidité & une véhémence incroyables. Ils sont plus fréquens dans les Indes Occidentales que dans les Indes Orientales. Ils arrivent ordinairement dans certaines saisons de l'année, principalement dans la Mousson d'Oüest, qui est environ depuis le 20. Juillet jusqu'au

qu'au 15. Octobre. C'est pour cette raison que dans plusieurs endroits les vaisseaux, selon le cours qu'ils doivent prendre, restent dans les ports jusqu'au tems qu'on peut calculer qu'il n'y a plus rien à craindre. Mais comme ces Ouragans ne s'élevent pas toujours au tems fixé, & qu'il se passe même quelquefois une année entière sans qu'ils arrivent, les vaisseaux sont souvent attrappés. Cependant dans la mer Méditerranée on a une espèce d'ouragan, qui revient tous les ans au tems marqué. Sur le fleuve de Gange dans le Royaume de Bengale, on en a par an quelquefois jusqu'à huit, à ce que disent les mariniens. On donne dans ces quartiers de même que dans la mer Méditerranée le nom d'*Eliphant* à cette sorte de tempête. Ceux qui font le voiage au Japon, sont souvent exposés à cet inconvénient; aussi

aussi la navigation vers cette Isle est regardée comme la plus dangereuse dans toutes les Indes. On a des exemples que des vaisseaux ont été obligés d'errer sur mer pendant trois ans sans y avoir pû arriver. Le signe le plus ordinaire qui annonce un Ouragan, est premièrement le beau tems, un grand calme qui regne en sorte qu'on ne voit pas la moindre ride sur la surface de l'eau. Ensuite paroît dans l'air une petite nuée noire de la grosseur d'un poing, qui dans un moment couvre le ciel. Le vent commence alors à souffler à l'Oüest, fait le tour de la bouffole, & élève des vagues effroyables: & comme il souffle tantôt d'un côté tantôt d'un autre, les flots contraires en se brisant, donnent de furieuses secousses aux vaisseaux; en sorte qu'ils échappent rarement au naufrage. Ceux qui apperçoivent la petite nuée, dont je viens de parler,

ler, ne peuvent faire mieux que d'appareiller au plutôt & s'éloigner de la terre. Ce qu'il y a de remarquable, est que plus on approche du Pole les Ouragans sont moins fréquens, & à cinquante ou soixante degrés on n'en a plus rien à craindre. Il est vrai que les vents deviennent sous ce climat plus véhémens & l'air plus vif, mais ils ne se contrarient point, ou plutôt le même vent ne fait pas aussi rapidement le tour de la boussole. Ils diminuent aussi avec plus de lenteur que ne font les vents sous les Tropiques, qui s'élevent avec violence, & cessent quelquefois tout à coup. La cause de cette différence est peut-être l'air chaud sous les Tropiques & la constance des vents, soufflant du Nord & du Sud sous les deux Poles. On observe aussi que les Ouragans se font rarement sentir au milieu du grand Océan. Ils arrivent ordinairement

du côté des côtes remplies de minéraux, & aux environs des embouchures des grands fleuves. Fondé sur cette observation on peut dire, que les particules d'air, d'eau & de minéraux étant poussées par la chaleur dans certains tems réglés, principalement pendant la Mousson d'Oüest, causent cette fermentation si funeste à ceux qui courent les mers. Il y a des gens qui croient que les Ouragans sont causés uniquement par les particules d'air raréfié & échauffé, lesquelles étant enfermées dans la terre, doivent par leur agitation faire une éruption que quelque ouverture leur facilite, ou qu'elles se font elles-mêmes par la force. Un autre phénomène surprenant sur la mer, sont les tourbillons qu'on appelle Syphons. Les Hollandois les nomment *Hoos ou Trompe*. Ces tourbillons sont causés par le soleil; en tournant toujours en rond, ils enveloppe

loppent tout ce qu'ils rencontrent & engloutissent quelquefois des vaisseaux. Ils emportent souvent des poissons, grenouilles & d'autres choses; ce qui de loin paroît comme une fumée ou vapeur épaisse. Les Anglois, pour en arrêter le cours, tirent dessus; & quand ils peuvent diviser le tourbillon, tout ce qui étoit attiré, retombe, & la mer redevient calme.

Après cette digression je reviens au recit de notre navigation. Aussitôt que l'Ouragan eut entièrement cessé, nous nous trouvâmes à Sud-Sud-Oüest; d'où continuant notre route, nous vinmes à l'aide des vents de terre à la hauteur du Détroit de Magellan. Nous y découvrimus une Isle, qui a deux cens lieuës de circuit, éloignée des côtes de l'Amérique d'environ quatrevingt lieuës. Comme nous n'y vîmes ni feu, ni aucun navire, nous crûmes qu'elle ne dut pas être ha-

bitée. Autrefois elle n'étoit point fréquentée du côté d'Orient; mais un Armateur François y avoit abordé du côté d'Occident, & lui avoit donné, comme je l'ai déjà dit au commencement de ce Chapitre, le nom de St. Louis: les Hollandois l'appellent les Isles neuves, parce qu'ils croient que certains caps ou pointes en étoient séparées. Cette Ile est située à cinquante-deux degrés de latitude Méridionale & à nonante-cinq de longitude. Comme elle n'étoit pas encore connue du côté d'Orient, nous appellames ses premières pointes, *pointes de Rosendahl*, nom que portoit le Capitaine d'un de nos vaisseaux, qui les avoit vues le premier. A l'égard de la dernière pointe, on l'appella pointe de nouvel an, parce qu'elle fut découverte ce jour-là. Nous donnames le nom de *Belgie Australe* à toute cette côte, comme étant située

à la même hauteur au Sud, que les Païs-Bas le sont au Nord. Ici nous étions véritablement antipodes des habitans des Païs-Bas, puisqu'à la hauteur de cinquante ou soixante degrés les Poles sont directement opposés. En allant au-delà de soixante degrés, on a pour antipodes les habitans de Laponie, de Sibirie & de Groenlande. Cette Isle paroissoit un païs très-beau & très-fertile. Elle est entrecoupee de montagnes & de vallées, chargée de beaux arbres. La verdure étoit par tout charmante; & comme c'étoit dans la belle saison, il ya de l'apparence que si nous y avions fait des recherches, nous y aurions trouvé d'excellens fruits. Mais notre Amiral ne voulut pas perdre du tems, parce que ce retardement auroit pû causer des obstacles à passer le Cap de Horn. Ainsi il voulut différer cette recherche jusqu'au retour des Ter-

res Australes; dessein qui n'a point été exécuté, puisque nous primes, pour retourner, la route des Indes Orientales. Cette belle Isle demeura donc inconnüe; & notre Amiral eut dans la suite bien des regrets de ne l'avoir pas fait parcourir, du moins en partie, pendant quelques jours. En la quittant nous retournames au Détroit de Magellan, dans le dessein d'y attendre le vent favorable pour continuer notre navigation.

CHAPITRE VII.

I. Description des Détroits de Magellan & de Le Maire. II. De plusieurs monstres marins. III. Des glaces de la mer du Sud. IV. De la côte de Chili & de l'Isle Lamoche.

ENfin le vent d'Oüest commença à tourner heureusement pour nous, sans quoi nous n'aurions
ja-

jamais pû passer le Détroit de Magellan. Ce Détroit est ainsi appelé de Ferdinand Magellan qui l'a découvert. C'étoit le premier & le seul passage pour entrer dans la mer du Sud jusqu'en 1616. que Guillaume Schauten de la ville de Horn découvrit le Détroit de Le Maire. Ce dernier passage, comme étant infiniment plus commode que le premier, a été depuis ce tems-là fréquenté de tous les voyageurs. Celui de Magellan est dangereux & sujet à mille incommodités. L'eau y est peu profonde; les deux flots de la mer du Nord & du Sud s'y joignent & s'y entre-choquent; & le fonds étant rempli de rochers, n'est pas de bon ancrage. D'ailleurs on y essuie presque en tout tems des tempêtes, qui soufflent avec fureur des montagnes dont ce Détroit est bordé. Il a environ cent vingt lieues de longueur & deux, trois, cinq

jusqu'à sept de largeur. Notre vaisseau le *Tienhoven*, qui fut détaché de nous par l'Ouragan dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, prit aussi sa route par ce dernier Détroit.

La découverte du Détroit de Magellan doit être plutôt attribuée à la vengeance qu'à l'intérêt. Voici ce qui en est: Ferdinand Magellan, Capitaine-Général des Galères de Portugal en Afrique, demanda une petite augmentation de ses appointemens. La Cour ne trouva pas à propos de la lui accorder. Piqué de ce refus, Magellan quitta le service du Roi Emanuel, & alla en Espagne. Il y fut bien reçu. Tout le monde sçait que le Pape Alexandre VI. pour finir les différends entre les Rois de Castille & de Portugal au sujet des Indes, fit tirer en 1493. une ligne ou Méridien, passant sur l'embouchure du fleuve Maragnon & par les Caps de Houmos & de Malabri-

go en Amerique. Par ce partage les Castillans devoient posséder tous les païs situés à l'Occident, & les Portugais ceux de l'Orient. Malgré cette convention les Isles Molucques devinrent bientôt l'objet de dispute entre ces deux nations, les Espagnols prétendant qu'on pouvoit y aller aussi bien du côté d'Occident que d'Orient. Mais il n'étoit pas assez de le dire; il falloit le prouver par l'expérience. Pour cette fin les Espagnols cherchoient un passage pour aller à l'Orient, mais la fortune ne les favorisa point, quoiqu'Americus Vespucius qu'on avoit envoyé à faire cette découverte, se trouvât assez près de celui qu'on nomme aujourd'hui Détroit de Magellan. On conçut ensuite le dessein de percer L'Isthme de Darie, pour faire communiquer les deux mers du Sud & du Nord, & transporter par ce moien les marchandises de l'une

dans l'autre. Cette entreprise donna lieu à bien des réflexions. Quelques-uns disoient, qu'elle étoit sujette à trop de difficultés; qu'on n'en viendroit jamais à bout, & que c'étoit une chose ridicule que de vouloir détruire ce que la nature avoit ainsi établi. D'autres prétendoient prouver que quand même on viendroit jusqu'à unir les deux mers, le risque & les dangers qu'on courroit dans la fuite, étoient trop considérables, puisque selon toutes les apparences les eaux de la mer du Nord venant à être agitées comme d'ordinaire, inonderoient infailliblement les païs voisins. Ils ajoutoient que c'étoit aussi ce qui avoit empêché le Roi d'Égypte Sesostris & l'Empereur des Turcs Soliman de percer l'Isthme Cathabatique, comme ils en avoient conçu le dessein. Les choses étoient dans cet état & la Cour d'Espagne

gne fort embarrassée, lorsque Magellan y arriva. Aiant d'abord appris de quoi il étoit question, il présenta à l'Empereur Charles V. un mémoire dans lequel, en offrant ses services à S. M. il exposoit ses pensées touchant cette affaire. Il délivra en même tems un projet, promettant de l'aller exécuter, si l'on le trouvoit à propos. Son projet plut à ce Prince, qui fit équiper en toute diligence cinq vaisseaux, & ordonna à Magellan de faire voile le long de la côte de l'Amérique jusqu'au bout, à moins qu'il n'y eût trouvé auparavant un passage pour aller d'une mer à l'autre. Magellan partit avec cette Escadre & découvrit le Détroit, qui porte encore son nom, de la manière que tout le monde fait. Dans les pais situés autour de ce Détroit, il y a diverses sortes d'habitans, parmi lesquels on en trouve d'une hauteur extra-

traordinaire; la plûpart sont blancs, & se nourrissent de fruits & de bêtes sauvages. Les Espagnols y bâtirent une ville & un fort pour défendre l'entrée du Détroit contre les autres nations. Mais la Colonie qu'ils y avoient établie, ne subsista pas longtems. Elle eut trop à souffrir de la part des naturels du país. Une bonne partie y mourut, & les autres se retirèrent à Rio la Plata.

Quelques autres voïageurs ont entrepris de faire cette même découverte, mais sans y réussir. Ils arriverent bien jusqu'au Détroit en question: mais ils ne purent jamais s'imaginer que ce dût être un passage d'une mer à l'autre; ensorte qu'ils s'en retournerent sans avoir réussi. François Drak, Chevalier Anglois, grand voïageur de mer, en eut tout une autre idée. Il traversa tout le Détroit jusqu'à Quivira. Il alla en-
suite

suite même à Borneo dans l'esperance d'y trouver vers le Nord un passage pour arriver par cette route sur les côtes Septentrionales d'Angleterre. Mais il ne put exécuter ce dessein à cause du froid excessif ; ainsi après avoir atteint la hauteur de quarante-deux degrés, il fut obligé de s'en retourner. Le Capitaine Dampier fut d'un autre sentiment, qui étoit de naviger de Californie dans la Tartarie à l'endroit &c. mais que si la saison étoit trop avancée, il falloit dans ce cas passer l'hiver en Chine. La raison pourquoi cette route a demeuré cachée, c'est parce que la Terre Australe n'étoit pas encore découverte. Au reste il est à observer que lorsqu'on navige vers le Pole Méridional, on doit le faire, accompagné du soleil, pour m'exprimer ainsi ; sans cela on ne pourroit guères, à cause des vents d'Oüest, doubler le Cap de Horn.

Horn. Il faut suivre à cet égard l'exemple de ceux qui vont en Groenlande: ils y font voile lorsque le soleil tourne au Nord.

Mais il est tems de revenir à la continuation de notre voïage. Les vents étant devenus favorables, nous primes notre cours au Sud, pour passer par le Détroit de Le Maire. Pendant cette route nous vîmes tous les jours quantité d'oiseaux aquatiques, dont la plupart étoient d'un plumage brun. Nous vîmes aussi plusieurs monstres marins, qui nous étoient tout-à-fait inconnus, de même que des baleines. Entre ces monstres il y en avoit, dont la tête étoit extrêmement grosse, sur laquelle on appercevoit une ouverture. Quelques-uns de notre Equipage les prenoient pour des chevaux marins & des vaches marines. Un autre poisson, que les Hollandois nomment, *Diable de mer*, nous suivit pendant quatre semaines.

maines. Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour le prendre, mais sans succès. Il avoit la queue extrêmement large, le corps large & court, & la queue longue comme un Dragon. Enfin nous arrivâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés, où nous présumâmes n'être pas fort éloignés du Détroit de Le Maire. Nous vîmes d'abord le *païs des Etats*, & entrâmes ensuite dans ce Détroit. La fureur des vagues & les courans des eaux donnerent de terribles secousses à nos vaisseaux, & les jetterent çà & là; en sorte que nous craignîmes beaucoup pour nos mâts & nos vergues. Nous aurions bien souhaité de prendre terre; d'autant plus qu'ayant jeté la sonde, nous trouvâmes le fond dans cet endroit de bon ancrage, mais le gros tems ne le permit pas. Ainsi nous passâmes ce Détroit qui a environ dix lieues en

en longueur, d'un bout à l'autre, & six dans sa plus grande largeur. Ce passage se fit, à cause du courant d'eau, d'une vitesse incroyable. Ces mêmes courants au-delà du Détroit, joints au vent d'Oüest qui souffloit alors, nous éloignèrent beaucoup des côtes de l'Amérique; de sorte que pour être sûrs de pouvoir passer le Cap de Horn, nous cinglames vers la hauteur de soixante-deux degrés & demi. Ici nous eumes pendant trois semaines de suite des tempêtes terribles d'Oüest, accompagnées de grele, de neige & de froid. Nous appréhendames, que la violence des tempêtes pendant les brouillards ne poussât nos vaisseaux dans les glaces; dans ce cas-là il eût été presque impossible d'échapper au naufrage. Pendant un tems clair & serain, nous n'eumes presque pas de nuit, puisque nous étions ici au milieu du

mois

mois de Janvier, & par conséquent dans le tems des plus longs jours d'été. Le Capitaine Davids, Anglois, étant obligé, il y a quelques années, de naviger jusqu'à la hauteur de soixante-trois degrés, son vaisseau se trouva tellement engagé dans des montagnes de glace, qu'il le crut perdu, ainsi que rapporte Waffer dans sa description du Détroit de Darie. Ces montagnes de glace, qu'on peut déjà voir lorsqu'on est à la hauteur du Cap de Horn, prouvent que les pais du Sud s'étendent aussi bien jusque sous leur pole, que les pais du Nord sous le leur; étant certain que ces glaces ne peuvent, pour ainsi dire, pas croître dans la mer ou s'y former par le froid ordinaire. Il faut donc dire qu'elles sont causées par la force des courants & les vents froids qui soufflent des golfes & des rivières. De l'autre coté il

n'est pas moins certain, que les courants qu'on voit dans l'Océan, viennent tous des embouchures des rivières, lesquelles tombant d'un Continent un peu élevé & se jettant dans la mer avec impétuosité, conservent ce cours impétueux.

La grande quantité d'oiseaux que nous vimes ici, aussi bien que la force de ces courants, nous firent présumer que nous ne devions pas être fort éloignés de quelque terre. On pourroit demander ici si ce Continent doit être habité ou non? Pour moi, je suis pour l'affirmative. On me dira peut-être comment il seroit possible que des hommes pussent vivre dans un climat si éloigné jusques à septante degrés, où l'été est si court & l'hiver si long, & ou même pendant quelque tems il ne fait pas jour? Je reponds à cela en disant, que ceux qui y demeurent, s'y rendent au com-
men.

mencement de la belle saison à cause de la pêche qui y est bonne, & s'en retournent ensuite, imitant en cela les Russes & ceux du Détroit de Davis, qui après avoir fait leurs provisions de pêche sur les côtes des pais extrêmement froids, se retirent & se cachent dans quelques cavernes pour y vivre des poissons qu'ils ont pris. Si l'on croit quelques-uns de ceux qui vont régulièrement en Groenlande & au Détroit de Davis pour la pêche de la baleine, il doit se trouver des habitans dans ces pais-là jusques sous la hauteur de septante degrés, en hiver aussi bien qu'en été.

Les vents contraires nous avoient éloignés du Continent jusqu'à la distance de cinq-cens lieuës; en sorte que nous jugeames alors être déjà au-delà du Cap de Horn. Nous nous étions cependant détournés de notre cours

pendant un tems de trois semaines, en prennant la route de Nord-Est-Nord vers la côte de Chili. Ne voyant pas alors aucune terre, nous changeames d'opinion & crumes que nous n'avions pas passé le Cap de Horn, & que nous nous étions éloignés de l'Amérique, allant toujours au Nord; ce qui peu de tems après se trouva tout autrement. Enfin à la hauteur de trente-sept degrés & demi, le 10. de Mars nous vimes à la grande joye de notre Amiral & de l'Equipage la côte de Chili; & allames d'abord mouiller à la rade de l'Isle de Lamocho, éloignée d'environ trois lieuës de la terre ferme.

Les vents qui soufflent de l'Est-Nord-Est, nous ont fait découvrir la côte de Chili, à une distance de cinq cents lieues; en sorte que nous sommes arrivés à la rade de Lamocho, à une distance de cent lieues de la pointe du Cap de Horn. Nous nous sommes arrêtés à la rade de Lamocho, à une distance de cent lieues de la pointe du Cap de Horn.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

I. *Description de l'Isle de Lamocha*
& *du país de Chili.* II. *Arrivée*
à l'Isle San Ferdinando.

Nous nous flattames de trouver dans cette Isle les rafraichissemens, dont nous avions besoin, comme des moutons, des bœufs & des herbes; mais à notre grand chagrin nous la trouvâmes entièrement déserte ou plutôt abandonnée de ses habitans, qui s'étoient retirés sur la côte de Chili, habitée autrefois. Nous y vîmes cependant quantité de chevaux & d'oiseaux. Il y avoit aussi deux cabanes, où se tenoient quelques chiens. Comme nous aperçûmes ensuite sur le bord de la mer, les débris d'un vaisseau Espagnol, il y a de l'apparence, que ces chiens s'étant sauvés du naufrage, se retirèrent là. A l'égard des chevaux que nous avons vûs, nous ne pûmes

savoir, s'ils avoient appartenus aux Espagnols, ou si les habitans les y avoient laissés à cause de la bonté du paturage, & dans le dessein de les reprendre quand bon il leur sembleroit. Il faut cependant que le nombre des habitans n'ait pas été fort grand, & même que quelques districts de l'Isle n'aient été tout-à-fait déserts, puisque les oiseaux n'avoient pas peur de nous & se laissoient prendre aisément. Nous y tuames quantité d'oyes, de canards & d'autres oiseaux sauvages. Cette Isle n'est pas fort étendue; nous en fimes le tour dans une journée. Elle est assez élevée, remplie de broussailles & d'arbristaux si fort entrelacés, principalement du côté du Sud, qu'il ne nous fut presque pas possible d'y pénétrer. Elle est de difficile abord; & nous avons été obligés pour prendre terre, de passer par l'eau jusqu'au col,

col, à cause des rochers, qui étant près les uns des autres, ne laissent qu'un petit espace d'eau entre eux; de sorte qu'un navire ne sauroit y passer. Ces rochers qui y sont en quantité, s'étendent dans quelques endroits jusqu'à quatre lieues dans la mer; ce qui y rend la navigation très-dangereuse: & peu s'en fallut que nous n'en eussions fait une triste expérience. La mer y produit des moules très-rare, & d'autres choses qu'on ne voit guères ailleurs. Comme il n'y avoit rien à faire pour nous dans cette Isle, on songea à en partir au plutôt. On assembla le Conseil, dans lequel on résolut de prendre la route des côtes de Chili, dans l'esperance d'y trouver un port, & de pouvoir y faire provision des vivres & d'autres rafraichissemens qui nous manquoient. Cette résolution ne fut cependant pas exécutée: nous

craignimes d'être repoussés par le canon que les Espagnols y avoient planté en différens endroits, & dont les Garde-côtes y croisoient continuellement, qui auroient rendu notre dessein inutile. La côte de Chili en quelques endroits nous parut de loin extrêmement élevée; mais lorsque nous y approchames de plus près, nous ne la trouvames pas plus haute que les côtes d'Angleterre. Ce qui nous frappoit ainsi de loin, sont quelques montagnes qui se perdent dans les nuées, & dont la cime en quelques endroits est couverte de neige tant en été qu'en hiver. Le país en général est très beau & très-fertile, & est situé sous le meilleur climat. On dit qu'il fut découvert l'an 1540. par Diedo Almagno. Il s'étend du côté de Septentrion au Perou, à l'Orient au Rio de la Plata, du côté de Midi au país des Patagones, & au Couchant il est

est borné par la mer du Sud. Il est rempli d'un grand nombre de belles villes, & pourvû d'un bon port. Les principales villes sont Sterno, Mandoza, St. Jean, St. Lago, de la Conception, des los Infantes, Imperial, Villa Pica, Baldivia, Osorno, Castro & autres. La plupart de ces villes sont fortifiées, & appartiennent toutes au Roi d'Espagne, qui tire du país une grande quantité d'or, d'argent & de cuivre. Quoique cette Couronne y ait interdit tout commerce aux étrangers, & que pour maintenir cette défense, elle y entretienne des Gardes-côtes qui y croisent continuellement, plusieurs nations pourtant y trafiquent. Les François sur-tout y viennent souvent de St. Malo, pour s'enrichir des trésors de Chili & de Perou.

On trouve dans ce país beaucoup de bêtes à corne & de moutons; ces derniers sont si grands

& si forts, qu'ils peuvent pendant une journée entière porter une charge de soixante livres. Les fruits que le pais produit, sont en partie d'un meilleur goût que ceux de l'Europe. Dans les bois & forêts qui y sont fort étendues, il y a beaucoup de gibier. On y trouve entre autres des tygres. Les habitans de cette Province sont grands, robustes, colériques. On dit qu'ils sont adonnés aux sortileges, & qu'ils savent quelquefois susciter de facheuses affaires à ceux qu'ils haïssent. Il est certain du moins, que quelques-uns d'eux, qui n'étoient point soumis aux Espagnols, adoroient le Diable.

Comme nous n'osions pas faire ici une descente, nous levames l'ancre le troisieme jour, accompagnés du vaisseau la Galère Afriquaine, qui malgré toutes les tempêtes ne s'étoit jamais séparé de nous.

nous. Nous primes la route à l'Oüest-Nord-Oüest vers l'Isle Jan Ferdinando, éloignée d'environ quatre-vingt-dix lieuës. Il souffla alors un vent alisé de Sud-Est, qui nous étoit très-favorable, & qui nous mena à Caphorn, & dans la suite aux Indes Orientales. En continuant notre cours, & lorsque nous étions encore sous les côtes de Chili, nous y vîmes la nuit plusieurs feux; apparamment que les habitans en nous voiant, nous prirent pour des Espagnols, à qui ces feux devoient servir de guides.

Le quatrième jour de notre départ, nous fumes à la vûë de l'Isle Ferdinando; mais comme il faisoit un grand calme, nous ne pumes d'abord y mouiller. Le lendemain nous approchames de la côte; & nous fumes bien étonnés d'y appercevoir un navire. Nous pensames d'abord que c'étoit un vais-

vaisseau Espagnol ou François; un moment après nous crumes fortement que c'étoit un Pirate. Ce qui nous le fit croire, étoit la nouvelle que nous avions apprise quelque tems auparavant; savoir qu'un Pirate avoit échoué sur les côtes de cette Isle. Nous vîmes ensuite une chaloupe portant pavillon Espagnol, qui fit mine d'approcher de nous. A cet aspect nous nous préparâmes au combat. Mais quel fut notre surprise, lorsque nous la reconnûmes pour la chaloupe du vaisseau l'Aigle, que nous crumes perdu! Nous nous étions donné la parole que si par malheur l'un ou l'autre vaisseau seroit détaché des autres, nous nous attendrions dans cette Isle pendant six semaines: qu'au cas que nous ne puissions nous y rejoindre, nous continuassions notre route jusqu'à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude Mé-

ri-

ridionale, c'est-à-dire, jusqu'à la hauteur du païs de Davis, où nous devons croiser aussi pendant six semaines: mais que si cet expédient ne réussit point, le Capitaine du vaisseau, qui auroit ainsi attendu en vain, seroit tenu d'ouvrir en présence du Conseil, assemblé à son bord, les instructions secretes & cachettées qu'on avoit remises à chacun, & auxquelles il se conformeroit entièrement. Nous eumes donc une joye extrême de revoir nos camerades. Le Capitaine Bauman se trouva lui-même dans la chaloupe. Aussitôt qu'il fut à notre bord, il donna le signal à ceux qui étoient restés dans son vaisseau, comme il étoit convenu avec eux, au cas que ce seroient nos deux vaisseaux, pour éviter les dangers qu'il y auroit à craindre de la part des étrangers. Ainsi nous nous saluames réciproquement de cinq coups de

canon. Le Capitaine nous dit qu'il étoit arrivé la veille dans cette Isle. Il raconta ensuite de quelle manière il fut séparé de nous; avec combien de peines & de dangers il avoit passé le Détroit de Magellan; combien de tempêtes & d'ouragans il avoit essuiés sous les côtes de l'Amérique, & que son vaisseau en avoit été fort endommagé; ajoutant qu'il n'auroit jamais cru de nous revoir, s'imaginant que nous fussions tous péris. Il nous invita après à son bord pour y manger de bons poissons, dont les côtes de cette Isle abondent.

Comme il faisoit un tems extrêmement calme, nous ne pumes ce jour-là mouiller à l'endroit où nous aurions souhaité, quoique nous eussions été assez près du rivage, & que nous tinmes prêt l'ancre touëux pour entrer dans le golfe du côté de l'Est, où se tenoit

noit le Tienhoven, & où le fonds étoit de bon ancrage. Ainsi nous fumes obligés de mouiller la nuit sur quatre-vingt brasses d'eau. Le lendemain nous eumes le bonheur d'y entrer tout-à-fait, & nous donnâmes fonds à quarante brasses à côté du vaisseau le Tienhoven, qui n'étoit éloigné du rivage que de la portée d'un fusil. . . Pour mettre nos vaisseaux à l'abri des tempêtes & des coups de mer, nous fîmes encore jeter l'ancre d'affourche.

CHAPITRE IX.

- I. *Description de l'Isle Jan Ferdinando.* II. *La demeure que deux personnes y avoient faites a donné lieu à l'histoire de Robinson Crusôë.*

AUssitôt que nos vaisseaux furent sur les ancres, nous mêmes

mes nos chaloupes en mer, tant pour transporter à terre nos malades, que pour aller chercher des rafraichissemens & des vivres. Je me portai très-mal alors d'une partie de plaisir que nous avions faite la veille de Noël à la hauteur de Magellan. J'y bûs un peu trop de ponche, sorte de boisson, dont les Anglois se servent, composée d'eau, de sucre, de noix de muscat & d'Arak, ou d'eau de vie Indienne, laquelle, comme je n'y étois pas accoutumé, me causa des referremens & une colique des plus violentes; de sorte que je perdis non seulement la parole, mais par la quantité des médicamens, aussi toutes mes forces, jusques-là qu'on commença à douter de mon rétablissement. Il est certain pourtant, que cette même maladie a contribué dans la suite beaucoup à la conservation de ma vie, je veux dire, que comme nous avons été
deja

déjà assez long-tems sur mer, & que la mauvaise nourriture en nous épaiïissant le sang, nous avoit donné le scorbut, tant de médicamens avoient tellement purifié le mien que je fus plus qu'aucun autre en état de me tenir sur mes pieds, lorsque nos maux parvinrent au comble, comme je le marquerai cy-dessous. Mais ce n'est qu'au Très-Haut, qui fortifie les foibles, que je dois principalement la conservation de ma vie. Après que nous eumes mis pied à terre, nous fimes d'abord construire quelques cabanes de paille d'avoine, pour y mettre nos malades. Les avoines y étoient en grande quantité & les tuyaux en quelques endroits si élevés, que la hauteur en égaloit celle d'un homme à cheval. J'ignore si cette graine s'y produit naturellement comme l'herbe, ou si elle y a été semée. Nous y trouvames aussi une grande quan-

tité de graine de moutarde, dont on peut se servir, outre une espèce de raves, mais qui sont d'un goût amer.

Il y a dans cette Isle plusieurs petites rivières & ruisseaux, bordés d'herbes & de plantes. L'eau qui y coule sort des montagnes & est chargée de mineraux, aussi ne se gâte-t-elle jamais. On peut conclure de-là, que dans les pais montagneux il doit y avoir des metaux. Du côté de la baye d'Est sont trois montagnes, dont celle du milieu ressemble à la montagne de la Table au Cap de Bonne-Esperance. Derrière ces montagnes il y en a encore plusieurs autres, dont l'affiette & la figure sont semblables aux montagnes, qui promettent des metaux; aussi en voit-on exhaler un broüillard extrêmement épais qui ne peut provenir que des mineraux. Les vallées qui sont entre ces montagnes sont fort agréables, chargées de

de bon paturage pour toutes sortes de bétail; mais on n'y voit que des boucs sauvages dont le nombre est prodigieux. Ce fut Jan Ferdinando de la Province de Biscaye, qui découvrit cette Isle; & qui y fit mettre de cette espèce de boucs, qui depuis se sont ainsi multipliés. C'est aussi lui qui sollicita le Roi d'Espagne d'envoyer une Colonie dans cette Isle. Au Couchant le terrain est un peu moins inégal qu'au Levant. La mer y a formé un havre où les gros vaisseaux se peuvent tenir; mais il est assez mauvais. Les montagnes y sont chargées de toutes sortes d'arbres, parmi lesquels on trouve aussi des palmiers, dont le fruit est très-bon à manger. Cet arbre est de la même hauteur que le cocotier. Il porte sur la cime une couronne ou une espèce de bourrelet. Le tronc en est si peu solide, qu'on

le peut couper facilement en deux avec un couteau. La moëlle qui se trouve au sommet, est bonne à manger : lorsqu'on la coupe & qu'on la fait bouillir, elle a le goût des choux pommés. Les Hollandois l'appellent *Palmiten-Kohl*, chou de palmiste. On la mange aussi en salade, & elle est fort rafraîchissante. Les autres arbres qui y viennent, sont pour la plupart des palmiers sauvages. Le tronc en est extrêmement dur & solide. Nos gens en voulant en abattre quelques-uns, gâterent leurs haches : on auroit dit que les coups donnoient sur le fer, & ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce bois, bois de fer. Cet arbre est ordinairement d'une couleur jaunâtre ; le tronc en est extrêmement gros, & peut-être autant que cinq ou six hommes ensemble. On en fait des ais des mâts & d'autres pièces qui com-
po-

posent un vaisseau. Les montagnes bien loin d'être steriles, fournissent au contraire outre les arbres, du bled & du paturage. On y trouve aussi une espèce de fruit qu'on nomme cubebes. Il y a de l'apparence, que le terroir est propre à produire tout ce qu'on voudroit y planter ou semer; de sorte qu'il est dommage que ce pais ne soit pas habité. Je ne ferois mieux au reste décrire cette Isle qu'en la comparant au Cap de Bonne-Esperance.

A l'égard des bêtes sauvages, on n'y en voit d'autres que des boucs, des chats, & sur les côtes toutes sortes d'animaux de mer, des vaches-marines, lions marins, & des chiens-marins. Le bouc sauvage est assez grand; la chair en est fort bonne à manger. Nous n'en tuames pas beaucoup à cause du danger qu'il y avoit de le poursuivre dans

les montagnes éscarpées & hautes, où ils se tiennent ordinairement. Un de nos bas Officiers, celui qui avoit soin de distribuer les vivres, y perdit la vie de la manière du monde la plus tragique. Il s'égara dans les montagnes, la nuit le surprit; & comme il vouloit descendre d'un rocher, il fit un faux pas & tomba d'une hauteur horrible; nous le trouvames le lendemain en pièces. Comme la pêche est fort abondante dans cette Isle, nous nous souciames peu d'aller à la chasse. Nous primes une quantité de cabeljou, des brackfen, d'écrevisses de mer &c. Les vaches marines y sont d'une grandeur prodigieuse, il y en a qui pesent jusqu'à mille livres. Elles ressemblent aux vaches domestiques, excepté qu'elles n'ont point de cornes. La chair en est bonne, & d'un goût agréable. En Afrique on s'en sert comme

me d'une médecine. Les lions marins ont la tête & le cou d'un lion de terre; mais les autres parties tiennent plutôt d'un chien marin. Ils ont dix à douze pieds de longueur, & autant de largeur. La chair n'est bonne qu'à en tirer de l'huile pour les lampes; ce que nous fimes aussi. La quantité de chiens marins & d'autres animaux de mer qui se trouvent sur ces côtes, est prodigieuse. Ils font quelquefois des hurlemens & des cris si affreux qu'on est saisi d'horreur. Ils se retirent ordinairement vers le soir dans la mer pour s'associer aux poissons, qui y sont en si grande abondance, que dans deux heures on en peut prendre pour rassasier cent personnes. Nous en fimes saler & secher quelques milliers, qui nous furent d'un grand usage dans la suite de notre voiage.

Je trouvai dans cette Isle deux

huttes ou cabanes, habitées autrefois par un Pilote Anglois, nommé Silkart, de la ville d'Edimbourg; & ensuite par un Indien, nommé Hil. Le premier y fut relegué par Stratling Capitaine de vaisseau Anglois, parce qu'il ne pouvoit pas s'accorder avec ses camarades qui étoient dans le vaisseau, ou plutôt parce qu'il vouloit absolument passer par le Détroit de Magellan ou de Cap Horn, malgré la défense du Capitaine. Le second y fut abandonné par un accident malheureux: ce pauvre Indien étant allé à la chasse des boucs sauvages, l'Armateur Anglois avec lequel il étoit venu, & qui mouilla à la rade de cette Isle, fut obligé de lever l'ancre & de s'enfuir pour échapper à la poursuite de quelques Capres Espagnols. Ainsi il fut dans la nécessité d'établir son domicile dans cette Isle le
mieux

mieux qu'il put, comme avoit fait le Pilote Anglois. Les cabanes, lorsque je les vis, étoient couvertes de peaux de chien marin & de bouc sauvage. Ces deux Solitaires y avoient vécu, l'un deux ans & l'autre trois, de la manière qu'on peut lire dans l'histoire de Robinson Crusoë. Il y a dans cette histoire bien des choses qui sont vraies à l'égard de ces deux hommes, comme on peut s'en assurer dans les relations des voïages de Messieurs Dampier & Roggers, faits à la mer du Sud & autour du monde, à l'article de l'Isle Jan Ferdinando. Le premier de ces voïageurs en y abordant, y trouva le Pilote & le remena dans sa patrie; le second en fit autant à l'égard de l'Indien. Il est certain que les aventures de ces deux hommes, sur-tout la vie solitaire qu'ils ont été forcés de mener dans l'Isle en question, a donné naissance

à l'histoire de Robinson Crusoë ; car outre la conformité de plusieurs particularités, ce livre parut en Angleterre l'an 1709. justement un peu après que le Pilote y fut de retour. L'Auteur cependant y a mêlé une infinité de fables, jusqu'à ne pas sauver même la vraisemblance ; de sorte que son livre est plutôt un Roman qu'une histoire. Il faut pourtant avouer, qu'il savoit parfaitement bien l'art d'embellir son sujet : on y trouve des endroits des plus touchans, capables d'exciter jusqu'aux larmes la compassion du Lecteur. Cette matière parut si riche & si intéressante à quelques autres Auteurs, qu'en suivant la même route sous le même titre d'un second Robinson, ont forgé des Romans, ou les aventures qui y sont racontées, choquent si fort la vérité, qu'on ne sauroit les parcourir sans ennui. Je me suis bien
gar-

gardé de tomber dans le même défaut en donnant au Lecteur cette relation des voïages que j'ai faits: je n'y avance rien qui ne soit conforme à la verité.

Pour reprendre le fil de ma narration, je dirai que nous vîmes aussi sur les côtes de cette Isle un vaisseau Espagnol qui y avoit échoüé. Les Espagnols en avoient sauvé & transporté les effets à Chili; nous y trouvâmes cependant encore quelques vaiselles d'argent. Notre Amiral conçut d'abord le dessein de s'assurer de la possession de cette Isle à son retour. Sa situation & sa fertilité étoient de grands motifs. Tous les vaisseaux qui seroient allés dans les Terres Australes, ou qui en seroient revenus, y auroient relâché & s'y seroient pourvûs de vivres & de toutes sortes de rafraîchissemens. On y auroit pû établir une nombreuse colonie, étant certain, que plus

plus de six cens familles y trouveroient aisément leur subsistence. D'ailleurs il y a grande apparence, qu'avec le tems on auroit découvert quelque riche mine dans les montagnes. Mais comme notre grande expédition pour la découverte des Terres Australes échoua malheureusement, ce beau dessein de Monsieur Roggewein n'a pû s'exécuter. L'Isle de Jan Ferdinando est située à la hauteur de $33\frac{1}{2}$ jusqu'à 34. degrés de latitude Méridionale. Elle a quinze lieues de circuit, éloignée d'environ cent lieues des côtes de Chili. L'air y est fort sain; & nos malades s'y rétablirent en peu de tems. Aussi cette Isle est-elle située sous le meilleur climat, savoir au milieu du cinquième. Tous les pais tant au Nord qu'au Sud, qui sont situés dans ce climat, passent pour les plus fertiles; j'en parlerai plus au long dans le Chapitre suivant. Aussi-

Aussitôt que nous eumes assez de provision de vivres & de rafraichissemens & que nos vaisseaux furent radoubés, nous remimes à la voile au mois de Mars, après avoir fait dans cette Isle un séjour de trois semaines; & nous continuâmes notre voiage vers les Terres Australes.

CHAPITRE X.

- I. *Description du cinquième climat.*
- II. *On prouve que ce climat est le meilleur de tous.*

Pour ce qui regarde les endroits les plus fertiles de la terre, ils sont tous situés, ainsi que l'Isle dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, au milieu du cinquième climat, savoir à trente-trois jusqu'à trente-quatre degrés de latitude. Il est certain que c'est au soleil qu'il faut attri-

attribuer le produit des fruits de la terre. Les païs froids sont par conséquent les moins fertiles. Mais de l'autre côté il n'est pas moins vrai que les païs extrêmement chauds n'aient le même défaut. C'est donc uniquement dans les païs tempérés qu'on doit trouver la plus grande fertilité. Mais comme il faut établir leur situation & leur donner une hauteur fixe, voici simplement ce qu'il y a à observer. Les jours les plus longs de l'été, savoir à la hauteur de soixante-six degrés trente minutes, étant de vingt-quatre heures, la hauteur que nous cherchons, en prenant le milieu, doit nécessairement être à peu près au degré trente-trois.

L'examen de cette position en pourra rendre la vérité plus claire. On conviendra aisément, que les Provinces de Barbarie, de Perie, de Syrie, de Chaldée, de l'Indostan, de
mê-

même que les Isles de Candie, de Chypre & de Japon sont les pais les plus fertiles de la terre. Elles sont, comme chacun fait, toutes situées dans le cinquième climat, savoir entre le trentième & le trente-sixième degré de latitude. On remarque la même chose dans le pais de Canan, ou la Province de Galilée passe pour la plus belle & la plus fertile, parce qu'elle est située au Septentrion, & par conséquent plus près que les autres de la hauteur que nous venons de fixer. Il est de même du nouveau monde, dont les Provinces de Caroline, de Floride, du nouveau Mexique & de Californie, toutes situées au Nord sous le cinquième climat, peuvent être comparées aux belles & aux plus fertiles régions de la terre; & c'est grand dommage que les habitans ne les cultivent pas autant qu'il faudroit.

Dans

Dans l'Amerique Méridionale il y a des Provinces qui par leur beauté & leur fertilité peuvent aller de pair avec les plus vantées de toute la terre. Le Cap de Bonne-Esperance est un país si charmant, qu'il y en a peu qui le surpassent. L'air y est fort sain. La terre y produit en abondance du vin, du bled, des fruits; & elle nourrit une quantité prodigieuse de toutes sortes de bestiaux & de gibier, tellement que les habitans y vivent comme dans un paradis. Le país de Chili est encore une de ces belles contrées. Sa ville Capitale, nommée St. Jago, est située entre le 33. & 43. degré de latitude. Les Espagnols, à qui cette Province appartient, disent qu'elle n'a point sa pareille. On trouve à peu près les mêmes richesses de la nature dans le país de Panaguai, situé à l'Est de Chili. L'Uraguai la Plata, Tukuma &c.

&c. toutes Provinces du cinquième climat, sont tellement fertiles, qu'on peut les mettre au-dessus de toutes les autres.

Ceux qui ont passé différens climats conviendront tous avec moi, que la chaleur est beaucoup plus forte dans l'isle de Ceylan & sur les côtes de Malabar que dans les pais situés sous la Zone torride ou sous le premier climat. De l'autre côté il est certain, que la chaleur dans le Royaume de Bengale & à Suratte est encore plus véhémente, comme étant dans le troisième climat, au lieu que Malabar est sous le deuxième. La chaleur d'été & la fertilité augmentent toujours à mesure de Suratte jusqu'à Detey, ville Capitale du Grand-Mogol, celle-là étant située à vingt-un, celle-ci à trente degrés de latitude. Le soleil est beaucoup plus fort à Gameron, ville située dans le golphe

phe de Balsera, appartenante au Roi de Perse, qu'à Suratte, parce qu'elle est située dans le quatrième climat. La même augmentation de chaleur se fait sentir toujours à proportion de Gameron jusqu'à Hispahan, parce que la première est à vingt-six & l'autre à trente-deux degrés de latitude. Tout ce que je viens d'avancer est si clair & si évident, qu'on ne sauroit raisonnablement y faire la moindre objection.

De toutes ces remarques fondées sur l'expérience on peut inférer & prouver d'une manière invincible, que les pays du cinquième climat sont les meilleurs & les plus fertiles. S'il n'en étoit pas ainsi, la chaleur dans les pays qui sont sous le premier climat ou la Zone torride, seroit si forte que personne ne pourroit y habiter; le terroir même seroit comme brûlé & incapable de rien produire.

duire pour servir de nourriture aux hommes & aux bêtes. D'autres régions d'un climat froid auroient par contre au milieu de l'été si peu de chaleur, que rien ne pourroit y croître. Cependant on fait que dans nos pays de Nord comme la Suède, Pologne, Livonie &c. la force du soleil en été fait plus d'effet dans deux ou trois semaines qu'il n'en fait pendant deux ou trois mois dans les pays qui sont sous la ligne même. La raison en est claire : c'est que dans les pays du Nord les nuits étant en été extrêmement courtes, le terroir ne sauroit se rafraichir, mais reste toujours échauffé, & la chaleur y est quelquefois aussi véhémente que sous le premier climat. Mais elle ne dure pas longtems, car aussitôt que le soleil commence à y darder ses rayons obliquement, les nuits durent plus longtems; de sorte qu'il arrive souvent que les

fruits & les plantes ne parviennent pas toujours à leur maturité.

Les païs du sixième climat sont moins fertiles que ceux du cinquième. Par la même raison ceux du septième, huitième & neuvième doivent le céder à ceux du sixième ; & c'est ainsi qu'ils diminuent en bonté & fertilité jusqu'au vingt-quatrième climat, sous lequel sont une partie de Laponie, la Russie, la Sibirie.

Si quelqu'un vouloit, pour s'assurer de la vérité que je viens d'avancer, faire un voiage par les différens climats de la terre, il trouveroit que la position que j'ai établie *que les païs du cinquième climat sont les plus beaux & les plus fertiles*, est vraie & inébranlable. Supposé que quelqu'un voulût faire le voiage dans cette vûë, il faudroit qu'il allât d'abord à Tyr en Sirie, ville située à trente-trois degrés de latitude. Cette Provin-

ce,

ce, sur-tout les environs de cette ville est un païs délicieux abondant en toutes sortes de bonnes choses. De-là le curieux voïageur seroit tenu de se rendre à Tunis ou à Salée, villes sur les côtes de Barbarie, & à la hauteur de trente-trois degrés de latitude. On ne sauroit disconvenir, que la Barbarie, sur-tout les contrées de la dite hauteur ne soient une des Provinces les plus belles & les plus fécondes de toute la terre. Notre voïageur pourroit continuer sa route & aborder au Cap de Bonne-Esperance, où il trouvera un terroir qui produit les plantes les plus belles & des fruits les plus délicieux, & qui surpassent infiniment ceux des autres païs, parce que cette région est aussi située à la hauteur de trente-trois degrés de latitude. Enfin il pourroit terminer son voyage en allant

à la Chine, & y examiner particulièrement les environs de Nankin, autrefois ville Capitale de cet Empire, & située à la même hauteur; aussi ces contrées sont-elles des plus charmantes & des plus fertiles qu'on puisse voir. La Province de Honan, pareillement située dans le cinquième climat, peut aussi être mise au rang des pays les plus abondans & les plus délicieux; ses fruits tant connus qu'inconnus en Europe en font une preuve parlante.

CHAPITRE XI.

I. Départ de l'Isle Ferdinando. II. Découverte d'une Isle. III. Description de cette Isle & remarques sur la cicogne.

EN partant d'ici nous primes notre route vers le pays de Davids, qui est une partie de la
Ter-

Terre Australe, située à Oüest-Nord-Oüest. On dit qu'il fut découvert l'an 1680. par le Capitaine Davids qui commandoit alors un Capre Anglois. Dampier & Waffer l'assurent du moins dans leurs relations de voïages faits à la mer du Sud. A dix milles de Joan Ferdinando nous vimes l'Isle de petit Ferdinando. Elle étoit défectueuse, & paroïssoit moins fertile & plus petite que les autres Isles que nous avions vûes. On dit qu'il s'y trouve beaucoup de boues sauvages. S'il est vrai, la chasse de ces animaux y doit être bien aisée, à cause du peu d'élevation des montagnes. Je ne saurois dire, si cette Isle est pourvûe de quelque havre, & si ses côtes sont de bon ancrage, parce que nous n'y avons pas abordé. Nous avançames toujours beaucoup par la Mousson de Sud-Est, qui nous mena presque par toute la mer du Sud. Enfin

nous arrivames à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude Méridionale, & de deux cent cinquante-un degrés de longitude. Nous nous flattames de trouver à cette hauteur le païs de Davids. Ce qui nous confirma d'abord dans cette opinion, fut une grande quantité d'oiseaux, parmi lesquels il y avoit beaucoup de serfelles. A quoi il faut ajouter la variation du vent qui commença alors, ce qui sur les côtes où souffle la Mousson, est un signe qu'on n'est pas fort éloigné de terre. Quelques-uns même de notre équipage prétendirent l'avoir vûe. Mais nous ne vimes point de païs de Davids, au grand étonnement de notre Amiral. Je crois ou que nous l'avons passé, ou qu'il n'y a point de païs à cette heure. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des côtes des Terres Australes s'étendent vers l'Est & l'Oüest, ou

l'Est,

l'Est, le Nord & le Sud-Oüest; cette situation est peut-être une des principales causes, pourquoy ces terres ont demeurées inconnues à tant de voyageurs. Lorsqu'on a le vent d'Oüest-Nord-Oüest, on les passe; & avec le vent de Nord-Oüest on s'en éloigne entièrement. J'ai vérifié ceci après un examen des plus mûrs, par une carte exacte que j'ai dressée de toutes les Terres Australes découvertes. On y voit clairement, que les voyageurs les ont toujours laissées à côté, ou qu'avec un vent de Nord-Oüest ils s'en sont détournés tout-à-fait. Nous allames encore vers l'Oüest à douze degrés au-delà de la longitude cy-marquée; & nous vîmes continuellement plusieurs oiseaux de terre & de mer, qui nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous atteignîmes la hauteur d'une Isle. Comme c'étoit le sixième d'Avril,

H 5 jour

jour de l'anniversaire de la Résurrection de Notre Seigneur, nous l'appellames l'Isle de Pâques. Elle a dans son circuit environ seize lieues. La Galere Afriquaine, un de nos vaisseaux, y approcha fort près, & rapporta ensuite qu'elle paroissoit très-fertile; & qu'il falloit qu'elle fût habitée, puisqu'on y avoit vû de la fumée en quelques endroits. Le lendemain nous y fimes voile avec tous nos vaisseaux, pour y chercher un port. Un des habitans vint au devant de nous jusqu'à deux milles dans un cannot. Nous lui fimes signe d'aller au bord du vaisseau Amiral ou nous le reçumes bien. On lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir, car il étoit tout nud. On lui offrit aussi du corail & d'autres brimborions; il les pendit tous, avec un poisson sec au col. Son corps étoit tout peint de toutes sortes de figures. Il étoit brun;

ses oreilles étoient extrêmement longues & pendoient jusqu'aux épaules; apparemment qu'il avoit porté des pendans d'oreille qui par leur pesanteur les avoient ainsi allongées, comme on voit pratiquer la même chose parmi les Negres du pais du Grand-Mogol. Il étoit assez grand, fort & robuste, d'une physionomie heureuse. Il étoit gai, vif & agréable en gestes & lorsqu'il parloit. On lui donna un verre de vin, il le prit, mais au lieu de le boire il se le jeta aux yeux; ce qui nous surprit beaucoup. Pour moi je crois, que cet Insulaire s'imagina, que nous eumes dessein de l'empoisonner; ce qui est assez en usage parmi les Indiens. Nous l'habillames ensuite, & on lui mit un chapeau: mais on voioit bien qu'il n'y étoit pas accoutumé; il s'y prit fort lourdement. On lui donna aussi à manger; mais il ne sçut se servir ni de cuil-

cuiller ni de fourchette ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux Musiciens de jouer de plusieurs sortes d'instrumens. La symphonie lui donna beaucoup de gaieté; & chaque fois qu'on le prit par la main, il commença à sauter & à danser.

Quant à nous, nous étions charmés de l'arrivée de cet Insulaire. Comme nous ne pumes pas jeter l'ancre le même jour, nous le renvoyâmes chez lui en lui laissant tous ces petits presens, afin que les autres puissent savoir de quelle manière nous l'avions reçu. Mais il paroïsoit nous quitter à regret. Il leva ses deux mains, tourna les yeux vers l'Isle, & commença à crier avec grande force, en proferant ces paroles: *Odorroga! Odorroga!* Il eut bien de la peine à se résoudre de rentrer dans son cannot; & il nous fit comprendre, qu'il souhaitoit qu'on le laissât dans notre vais-

vaisseau & qu'on le débarquât ensuite dans son Isle. Il y a de l'apparence qu'en faisant ces cris il ait imploré son Dieu, puisque nous vîmes quantité d'idoles dressés sur les côtes. Nous demeurâmes à la rade toute la nuit. Le lendemain à la pointe du jour nous entrâmes à Sud-Est dans un golfe pour y mouiller. Plusieurs milliers de ces Insulaires s'y rendirent. Quelques-uns nous apportèrent des poules avec quantité de racines. D'autres restoient sur les côtes, courant & revenant d'un endroit à l'autre comme des bêtes sauvages. Ils vinrent aussi en foule voir nos vaisseaux de plus près, apparemment curieux de la nouveauté du spectacle, ou pour savoir ce que nous étions venus y chercher. Ils allumerent aussi des feux aux pieds de leurs idoles pour y faire des offrandes, & pour les implorer. Nous ne pûmes cependant

nub pas

pas y aborder ce jour-là. Le lendemain, de grand matin, nous vîmes qu'ils s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs idoles. Nous fîmes aussitôt tous les préparatifs pour la descente, mais avant que de l'exécuter l'Insulaire que nous avions reçu à notre bord deux jours auparavant, vint une seconde fois accompagné de plusieurs autres, nous apporter une grande quantité de poules & de racines apprêtées & accommodées à leur manière. Il y avoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc. Il portoit des pendans d'oreille ronds & blancs, de la grosseur d'un poing. Il avoit l'air extrêmement dévot, & il y a de l'apparence que ç'étoit un de leurs Prêtres. Un de ces Insulaires qui étoit dans son cannot, fut tué
d'un

d'un coup de fusil, je ne fais comment. Cet accident malheureux répandit parmi eux une consternation si grande que la plupart se jetterent dans la mer pour gagner les côtes à la nage; d'autres restèrent dans leurs nasses & tacherent de se sauver à force de rames. Enfin on fit la descente tant désirée, avec cent cinquante hommes tant soldats que matelots. Notre Amiral s'y trouva en personne, & me donna le commandement d'une petite troupe. Je fus le premier qui mis pied à terre. Les habitans vinrent aussi-tôt au-devant de nous en si grand nombre, que pour avancer il falloit presser la foule & se faire jour par force. Comme quelques-uns d'entre eux ôserent toucher à nos armes, on fit feu sur eux; ce qui les effraia & les dispersa tout à coup, mais quelques momens après ils se rallierent. Cependant ils n'approcherent pas de

de nous aussi près qu'auparavant ; ils demeurèrent toujours éloignés de dix pas, dans la persuasion d'être à cette distance à couvert & à labri de l'effet de nos mousquets. Par malheur le feu que nous avons fait sur eux en avoit tué plusieurs, entre lesquels étoit celui, qui étoit allé le premier au-devant de nous ; ce qui nous chagrina beaucoup. Ces bonnes gens, pour avoir les corps morts, nous apportèrent de nouveau toutes sortes de vivres. Leur consternation étoit au reste très-grande. Ils firent des cris & des lamentations lugubres. Tous, hommes, femmes & enfans en allant au-devant de nous, portoient des branches de palme & une efce d'étendart rouge & blanc. Leurs présents consistoient en figues d'Indes, noix, cannes à sucre, racines poules. Ils se jetterent ensuite à genoux, planterent leurs drapeaux

peaux devant nous, & nous présenterent leurs branches de palme en signe de paix. Ils nous témoignèrent par leurs postures les plus humiliées combien ils souhaitoient d'avoir notre amitié. Enfin ils nous montrèrent leurs femmes en nous faisant connoître que nous pouvions disposer d'elles & en emmener quelques-unes dans nos vaisseaux. Touchés de toutes ces démonstrations d'humilité & de soumission la plus parfaite, nous ne leur fimes aucun mal. Au contraire on leur fit présent d'une pièce entiere de toile peinte, longue de 50. à 60.aunes, du corail, petits miroirs &c. Comme ils virent par-là, que notre dessein étoit de les traiter en amis, ils nous rapporterent un peu après encore cinq cens poules, toutes en vie. Ces poules ressemblent à celles de l'Europe. Ils les avoient accompagnées de racines rouges & blanches, &

d'une grande quantité de pommes de terre, dont le goût est à peu près comme celui du pain, aussi ces Insulaires s'en servent-ils à sa place. On nous donna aussi quelques centaines de cannes à sucre, outre beaucoup de *Pisans*. Ce sont des figues d'Indes, grosses comme une courge, & longues à proportion, couvertes d'une écorce verte. La chair en est douce comme du miel & comme des figues ordinaires. On en trouve quelques-fois jusqu'à cent à une seule tige. Ses feuilles sont larges de trois pieds, & longues de six à huit pieds. On prétend que ce sont les mêmes feuilles, dont nos premiers Parens se couvrirent après leur chute; mais ce n'est qu'une conjecture fondée sur ce que cette feuille est la plus grande & la plus forte de toutes les plantes qui croissent dans le pais d'Orient & d'Occident.

Nous

Nous ne vîmes dans cette Ile d'autres animaux que des oiseaux de toutes sortes ; mais il se peut qu'au cœur du país il y en ait d'autres, puisque les habitans firent connoître d'avoir vû des pourceaux lorsqu'ils virent ceux que nous avions dans nos vaisseaux. Pour apprêter leurs mets, ils se servent comme nous des pots de terre. Il nous parut, que chaque famille avoit son hameau pour elle séparé des autres. Leurs cabanes sont profondes de quarante à soixanté pieds, larges de six à huit pieds, composées d'un grand nombre de perches, cimentées par une terre grasse ou limon, & couvertes de feuilles de palmier. Pour ce qui est de leur entretien & leur subsistance, il est certain, qu'ils la tirent entièrement du produit de la terre. Tout y étoit planté, semé & labouré. Les arpens étoient séparés les uns des autres avec beau-

coup d'exactitude, & les limites tirées au cordeau. Dans le tems que nous y fumes, presque tous les fruits & plantes étoient dans leur maturité. Les champs & les arbres en étoient chargés abondamment. Je suis persuadé que si nous avions pris la peine de parcourir ce pais, nous y aurions trouvé encore bien des bonnes choses. Dans leurs maisons il y avoit peu de meubles & tous sans prix, excepté quelques couvertures rouges & blanches, qui leur servoient tantôt d'habit & tantôt de matelats. L'étoffe en étoit douce à toucher comme de la soye, & il y a de l'apparence qu'ils ont des metiers pour la fabriquer.

Ces Insulaires sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, & savent courir avec beaucoup de vitesse. Ils ont l'air doux, agréable, modeste & soumis; & ils sont extrêmement

ment peureux & craintifs. Toutes les fois qu'ils nous apportent quelques provisions, soit poules soit fruits ou autre chose, ils les jettent à nos pieds avec précipitation, & s'en retournerent dans le moment aussi vite qu'ils pouvoient. Ils sont en général bruns, comme les Espagnols; on en trouve cependant qui sont assez noirs, & d'autres qui sont tout-à-fait blancs. Il y en a encore, dont le teint est rougeâtre comme s'ils étoient brûlés du soleil. Les oreilles leur pendoient jusques aux épaules; & quelques-uns y portoient deux boules blanches comme une marque d'un grand ornement. Ils ont le corps peint de toutes sortes de figures d'oiseaux & d'autres animaux, les uns plus beaux que les autres. Leurs femmes sont en général fardées d'un rouge très-vif & qui surpasse de beaucoup celui que nous connoissons; nous

n'avons pû découvrir de quoi ces Insulaires composent une couleur si belle. Elles se couvrent de couvertures rouges & blanches, & portent un petit chapeau, fait de roseau ou de paille. Elles s'affirrent souvent près de nous & se deshabillerent, en souriant & nous agaçant par toutes sortes de gestes. D'autres qui restoient dans leurs maisons, nous appelloient & nous firent signe de venir auprès d'elles. Les habitans de cette Isle ne portent point d'armes, du moins n'en avons-nous vû aucunes; mais j'ai remarqué, qu'en cas d'attaque ces pauvres gens se fioient entièrement sur l'assistance de leurs idoles, érigés en quantité sur les côtes. Ces statues étoient toutes de pierre, de la figure d'homme avec de grandes oreilles: la tête étoit ornée d'une couronne, le tout fait & proportionné selon les regles de l'art; ce qui nous

nous étonna beaucoup. Autour de ces idoles de vingt à trente pas à la ronde il y avoit un parquet fait de pierres blanches. Plusieurs des habitans servoient les Idoles plus fréquemment & avec plus de dévotion & de zèle, ce qui nous fit croire que ç'étoient des Prêtres; d'autant plus qu'on voioit sur eux quelques marques distinctives: non seulement de grosses boules pendoient à leurs oreilles, mais ils avoient aussi la tête toute rasée. Ils portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires, qui ressembloit parfaitement à celles de circoignes; ce qui nous fit d'abord naître la pensée que ces oiseaux pourroient bien, en quittant l'Europe, se réfugier ici en partie. Cependant aiant réfléchi depuis à cette conjecture, je ne l'ai pas trouvée fondée. Il est bien vrai, que si la circoigne ne cherche autre chose que les pays toujours

chauds, elle le trouveroit bien ici ; cette Isle étant située à la hauteur de vingt-huit degrés & demi de latitude. Mais l'expérience nous montre le contraire, cet oiseau étant en Europe au commencement du printems. Pour moi je suis du sentiment, que lorsque la cigogne quitte l'Europe, elle s'envole vers le climat sous le Pole Méridional. Le principal motif, si j'ose m'exprimer ainsi, que cet oiseau puisse avoir de changer ainsi de climat, est à mon avis la crainte de ne pas trouver en Europe sa nourriture au-delà de l'automne, & qu'il cherche un país, où le printems, à son arrivée, commence, pour la trouver sûrement. Ainsi il se peut que la cigogne quittant l'Europe, cherche sa nourriture sous le climat de quarante à cinquante degrés de latitude Méridionale, soit dans quelques terres inconnues, soit dans

le

le país de Hernandus Gallego ,
découvert en l'an 1595, & qu'elle
y reste jusqu'à l'automne , qui la
fait retourner au Nord. On trou-
ve d'ingénieuses observations sur la
nature de cet oiseau dans les livres
des Savans , comme d'Epiphane,
Franciscus Heidelinus, Guicciar-
din, Munster & d'autres.

Vers le soir nous nous retira-
mes tous au bord de nos vaisseaux,
dans le dessein de revenir le lende-
main & de parcourir le país par
tout pour le connoître plus parti-
culièrement. Au reste nous ne pû-
mes savoir si ces Insulaires étoient
soumis à un Chef ou Prince. Ils
se voioient & se parloient sans dis-
tinction. Les plus âgés d'entre eux
portoient sur la tête des plumes
ressemblantes à celles d'autruche, &
un bâton à la main. On pouvoit re-
marquer que dans chaque maison ou
famille le plus ancien y gouvernoit
& donnoit des ordres. Cette Isle est

fort commode à y relâcher, & y chercher des rafraîchissemens. Tout y est cultivé & labouré; elle est remplie de bois & de forêts. Le terroir m'a paru propre pour la semence des grains; & il y a des endroits élevés où l'on pourroit planter des vignes, chose très commode pour ceux qui voudroient aller dans les Terres Australes. Il nous fut impossible d'exécuter le dessein que nous avons formé de parcourir cette Isle. Il s'éleva un vent d'Oüest avec tant de violence que deux de nos ancres furent détachées; de sorte que nous nous trouvâmes obligés de gagner la hauteur, si nous ne voulions courir risque d'échoüer. Le malheur n'eut pas été fort grand, puisqu'à la perte de nos vaisseaux près, nous aurions pû vivre tranquillement parmi ces Insulaires, & nous servir de cette occasion à les convertir au Christiani-

tianisme. Nous flottames d'abord pendant quelques jours sur la même hauteur, & fimes tout ce qui étoit possible en prenant différens cours pour découvrir le país de Davis; mais toutes nos peines étoient inutiles. Nous fimes donc voile vers la Mauvaise Mer de Schouten, cinglant toujours à l'Oüest, dans l'espérance de découvrir quelque país. Mais il y a de l'apparence, que nous fimes une grande faute & qu'il fallut prendre la route à Sud, & non pas à l'Oüest, parce qu'il s'éleva tout à coup un vent alisé de Sud-Est, qui souffla avec impétuosité, & que nous ne vimes plus aucun oiseau, marques certaines que nous nous étions éloignés de terre. Ainsi je crois fermement, que si nous avions tourné à Sud-Oüest, nous n'aurions pas manqué de découvrir du país. Il falloit donc nous consoler par
l'es-

l'espérance de pouvoir bientôt aborder à quelque Isle.

CHAPITRE XII.

- I. *Découverte des mauvaises Eaux, & de cinq nouvelles Isles. II. Description des ces Isles. III. Naufrage & perte du vaisseau la Galere d'Afrique.*

EN partant de l'Isle de Pâques nous avançames avec beaucoup de rapidité, eniorte que nous fumes en peu de tems à la hauteur des *mauvaises Eaux* de Schouten. Cette partie de la mer du Sud fut découverte par ce Voïageur en 1615. Nous crumes pouvoir à cette hauteur découvrir une partie des Terres Australes. Mais en changeant la route d'Oüest-Nord-Oüest en Sud-Oüest, nous nous en détournames tous les jours. Comme nous nous
ima-

imaginames cependant être dans la bonne & véritable, nous passames toujours par les mauvaises eaux jusqu'à trois-cens lieuës, ainsi cent cinquante lieuës de plus que n'a fait Schouten.

Ce Voiageur dit dans sa Relation sur ce sujet, qu'il avoit vû un jour une espece de nasselle ou de cannot, qui pour se sauver & lui échapper, s'étoit enfui en prenant sa route vers le Sud; de-là il conclut qu'il dût y avoir des pais habités de ce côté-là. Dans la Carte que j'ai dressée des Terres Australes, il s'y trouve une traite de deux mille lieuës. Pour y aborder, la route la plus sûre est celledu Sud-Sud-Oüest, puisqu'on va droit au pais, ainsi qu'on fait avec le cours de Nord-Est ou Nord-Nord-Est lorsqu'on veut aborder sur les côtes de l'Amerique.

Nous avons déjà fait huit cens lieuës depuis l'Isle de Pâques, sans voir

voir aucune terre, & tout le changement que nous fîmes dans notre route étoit inutile, jusqu'à ce qu'enfin à la hauteur de quinze degrés & demi de latitude Méridionale nous découvrîmes une Isle, dont la situation étoit très-basse, & les côtes remplies de sable jaunâtre. Comme on apperçut au milieu d'elle une espèce de lac, nos Chefs présument que c'étoit *l'Isle des Chiens*, découverte par Schouten, qui doit avoir cette particularité; & c'est pour cette raison qu'ils ne trouverent pas à propos d'y aborder. Pour moi, je suis d'un sentiment différent & crois, que Schouten n'a jamais vû cette Isle. On trouvera que mon opinion à cet égard est fondée, si l'on fait attention à ce que Schouten dit de *l'Isle des Chiens*, de même qu'à sa longitude & à sa latitude; ainsi j'ai donné à l'Isle en question le nom de *Carls-Hof*; c'est-à-dire, *Cour de Charles*.

Sa situation est de quinze degrés 45. minutes de latitude & de deux-cens-quatrevingt de longitude; & son circuit est environ de trois lieues. Nous nous éloignames donc de cette Isle sans l'examiner de près. Le vent alisé commença à changer & se rangea au Sud-Oüest, ce qui est signe de quelque terre voisine. Ce changement poussa nos vaisseaux la nuit suivante entre plusieurs Isles sans que nous pumes nous imaginer que dans cet endroit il dût y en avoir. Notre Vaisseau, la *Galere d'Afrique* étant l'avant-voilier parce qu'il prenoit le moins d'eau, s'engagea entre quelques rochers, dont il ne put se détacher. Dans ce danger il donna le signal coup sur coup. Le *Tienboven* qui étoit le plus éloigné, se mit d'abord en devoir de lui donner du secours; & le vaisseau-Amiral, s'étant tourné pour le même but, se trou-

chan-
notre
u'en-
rés &
nous
situa-
côtes
Com-
d'elle
résu-
biens,
i doit
c'est
trou-
rder.
ment
outen
trou-
égard
ion à
e des
itude
né à
Carls-
arles.
Sa

trouva si près d'une côte, que nous en eumes une extrême frayeur. On fit aussitôt jeter la sonde, & heureusement pour nous on n'y trouva pas de fond. Notre chaloupe se mit d'abord en mer pour tâcher de sauver nos amis. On fit tout au monde pour dégager le vaisseau, mais inutilement; la force du vent l'ayant poussé trop avant & serré entre deux rochers, dont on ne put le dégager. Comme nous vîmes l'impossibilité d'en venir à bout, on tâcha seulement de sauver le monde. Nous y réussîmes assez. Plusieurs gens de l'Équipage avoient été cependant blessés par les contusions qu'ils reçurent des rochers; & tout le malheur tomba sur un pauvre matelot du vaisseau le *Tienhoven*, qui voulant aider ses amis qui avoient fait naufrage, se noya. Les Insulaires, au bruit qu'on fit de dégager le vaisseau, après avoir allumé des

des feux en plusieurs endroits accoururent en foule sur le rivage. Comme nous craignimes qu'ils n'eussent quelque mauvais dessein, on fit feu sur eux pour les faire reculer. Le lendemain matin nous vimes clairement dans quel danger tous les trois vaisseaux avoient été la veille. Nous nous trouvames environnés de quatre Isles escarpées de rochers; en sorte que nous ne pûmes pas savoir par quelle route nous y étions entrés. Nous eumes donc de fortes raisons de remercier le bon Dieu de ce qu'il lui a plû de nous préserver d'un danger si éminent. Nous n'en étions cependant pas tout-à-fait quitte, puisqu'il se passa encore cinq jours, avant que nous pûmes, allant tantôt à la bouline, & tantôt par divers détours, gagner le large. Pendant ce tems ceux qui étoient restés dans le vaisseau-Amiral, ne purent être informés du sort de la Galere d'Afri-

que & de son Equipage. Enfin la chaloupe du *Tienhoven*, après avoir fait le tour de ces Isles, vint leur apprendre que le monde étoit sauvé, hormis un seul matelot; & que les Insulaires, après qu'on eut fait feu sur eux, s'étoient retirés.

Aussi-tôt que nous nous trouvâmes en sûreté, l'Amiral envoya un détachement à l'Isle où le naufrage étoit arrivé, pour y prendre les gens de l'Equipage. La chaloupe les aiant reçus, on vit qu'il manqua cinq hommes, savoir un Quartier-maître & quatre matelots. Comme pendant le tems qu'ils furent dans cette Isle, ils s'étoient mutinés contre les Officiers & qu'ensuite ils avoient pris querelle entre eux-mêmes jusqu'à se battre aux coups de couteau, dont quelques-uns furent blessés, ils s'étoient cachés pour éviter le châtimement; d'autant que le Capitaine Rosenthal les eut menacés de les faire tous pendre,

être, aussi-tôt qu'ils feroient à bord du vaisseau-Amiral. On trouva à propos de m'envoyer vers eux avec un autre détachement pour les prendre; mais à notre arrivée s'étant cachés dans les broussailles, ils firent feu sur nous, en sorte que nous n'osâmes pas mettre pied à terre. Enfin nous entrâmes dans l'Isle sans pourtant tirer sur eux, comme nous étions en droit; nous les appellâmes en les priant de retourner avec nous, avec assurance qu'on ne leur feroit aucun mal; que l'Amiral lui-même en avoit donné sa parole. Mais ils ne se fierent pas à nous, & crurent rien de tout ce que nous pûmes leur dire. Voiant donc que tout étoit inutile pour les pouvoir ramener, nous les laissâmes; & nous allâmes chercher des herbes, des fruits & plantes maritimes qui se trouverent dans cette Isle en abondance.

Toutes ces Isles sont situées entre le quinziesme & seiziesme degré de latitude Méridionale, à douze lieuës vers l'Oüest de Carls-Hof; chacune peut avoir quatre ou cinq lieuës de circuit. Celle contre laquelle le vaisseau *la Galere d'Afrique* avoit échoüé, nous l'appellames *l'Isle pernicieuse*; deux autres *les deux freres*, & la quatrième *la sœur*. Elles étoient toutes quatre tapissées d'une verdure charmante, & garnies de beaux arbres, entre lesquels il y avoit beaucoup de cocotiers, dont je parlerai amplement dans le Chapitre suivant. A l'égard des herbes, elles étoient fort salutaires & servirent de grand soulagement à nos malades. Nous y trouvames aussi beaucoup de moules, de nacres, de mere-perle & d'huitres perlières; de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence, qu'on pourroit y établir une pêcherie de perle très-

très-avantageuse ; d'autant que nous trouvames aussi des perles dans quelques huitres, que les habitans avoient arrachées des rochers. Ces Isles sont extrêmement basses, enforte que quelques endroits en étoient inondés alors ; mais les habitans y navigeoient avec de bons canots, & d'autres navires pourvus de cables & de voiles. Il y avoit aussi dans quelques endroits du rivage des cordes, dont le fil ressembloit plutôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'Isle, où nous perdimes notre vaisseau, sont plus grands que ceux de l'Isle de Pâques ; & nous n'en avons pas trouvé depuis de plus grands. Quelques-uns de nos gens ont assuré qu'ils avoient vû des vestiges de pied de ces Insulaires, longs de vingt pouces. Ils avoient tous le corps peint de toutes sortes de couleurs. Leurs cheveux sont fort longs de couleur noire, &

brune, tirant un peu sur le roux. Ils portoient des piques de la longueur de dix-huit jusqu'à vingt pieds. Leur phisionomie ne présage pas un naturel doux & humain ; ils l'ont tous fort cruelle & méchante. Ils marchoient par troupes de cent ou cinquante, nous faisant continuellement signe d'aller à eux, & se retirant toujours à l'autre côté de l'Isle, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuscade pour nous charger avec avantage & se venger ainsi de ce que nous ayons tiré sur eux. Comme il n'y avoit plus rien à faire ici pour nous, & que d'ailleurs le fonds de ces côtes n'étoit pas de bon ancrage, il fut résolu de continuer notre chemin, avec toute la précaution possible, pour voir, si nous ne pouvions découvrir quelque país, dont on pût tirer plus d'avantage que nous n'ayions fait par le passé.

CHAPITRE XIII.

- I. On découvre plusieurs Isles au nombre de neuf. II. Description de ces Isles.

COMME ce fut déjà le dixième mois, que nous eumes couru les mers, & que d'ailleurs nous fumes mal nourris faute de rafraîchissemens, le scorbut & d'autres maladies nous emportèrent du monde chaque jour. L'unique remede à ces maux eût été, en attendant, quelques herbes salutaires: nos malades ne souhaiterent autre chose. Le lendemain de notre départ des Isles pernicieuses, nous vimes à huit lieuës de-là vers l'Oüest une Isle que nous appellames l'*Aurore*, parce que nous la découvrimes à la pointe du jour. Nous eussions perdu ici notre vaisseau de *Tienhoven*, si le jour avoit

retardé d'une demi-heure. Il n'étoit éloigné des côtes escarpées que de la portée d'un coup de canon. La vûe d'un danger si éminent nous saisit de fraieur. On donna aussi-tôt le signal à faire tourner le vaisseau. La manœuvre fut difficile, & on eut toutes les peines du monde de le sauver. Ce peril causa un tumulte parmi les matelots: déjà trop mécontents d'une si longue & pénible navigation, ils voulurent, pour ainsi dire, forcer l'Amiral de retourner, ou du moins leur donner une assurance du paiement de leur solde; quand même il arrivât, qu'on perdit encore un vaisseau. Cette demande des matelots étoit bien fondée & juste. Leurs travaux étoient des plus rudes dans ces mers inconnues, & ils devoient à tout moment s'attendre à en perdre tout le fruit, la coutume voulant, que ceux qui reviennent en Hollande sans vais-

vaisseau, soient privés de leurs gages. L'Amiral eut la bonté de s'engager par serment, que quelque malheur qu'il pût arriver, tout leur seroit païé. On tint aussi parole; & quoi que nous eussions perdu le vaisseau la *Galere d'Afrique*, & que les deux autres fussent saisis ensuite à Batavia, tous les gens de l'Equipage furent exactement païés, lors de notre retour à Amsterdam.

L'Isle de l'*Aurore* dont j'ai parlé ci-dessus, a environ quatre lieues de circuit; elle est chargée de broussailles & d'arbres, & tapissée d'une très belle verdure. Comme nous n'y trouvâmes aucun endroit propre à mouiller, nous la quittâmes aussi-tôt. Vers le soir du même jour nous arrivâmes à la vûe d'une autre, que nous appellâmes pour cette raison la *Vépre*. Son circuit est environ de douze lieues; elle est fort basse, au reste très-belle

belle & garnie d'arbres. Nous continuâmes notre cours toujours à l'Oüest jusqu'à quinze à seize degrés. Le lendemain nous découvrimus tout d'un coup d'autre país; & comme on vit par-ci par-là de la fumée, nous jugeâmes qu'il dût être habité. Nous y fîmes voile avec toute la diligence possible, & nous apperçûmes plusieurs des habitans se promener dans des canots, le long de la côte. En y approchant de plus près, nous vîmes que tout ce país étoit un amas de plusieurs Isles situées les unes tout près des autres. Nous y entrâmes insensiblement si avant, que nous commençâmes à craindre de pouvoir nous dégager. On fit d'abord monter au haut du mât un des pilotes pour qu'il avertit de l'endroit par où on pût sortir. Un tems assez calme qui regna alors, fut notre bonheur, la moindre tempête auroit fait échoüer nos vais-

vaisseaux contre les rochers, sans qu'on y eut pû apporter le moindre secours. Nous sortimes donc sans aucun accident fâcheux. Ces Isles étoient au nombre de six, toutes fort riantes, & qui, prises ensemble, pouvoient avoir une étendue de trente lieuës. Elles sont situées à vingt-cinq lieuës à l'Oüest des *Isles pernicieuses*. Nous leur donnames le nom de *Labyrinthe*, parce que pour en sortir nous fumes obligés de faire plusieurs détours. Comme il y eut trop de danger à y mouiller & que d'ailleurs aucun des habitans ne fut venu sur les rivages, nous résolumes de ne pas nous y arrêter. Nous continuames notre route, navigeant toujours à l'Oüest, & au bout de quelques jours nous nous trouva-
mes à la vüe d'une Isle, qui paroif-
soit belle & élevée. Nous ne pumes pas trouver du fonds d'ancrage, & nous n'ôsames pas y appro-
cher

cher de trop près. C'est pour-
quoi on mit les deux chaloupes en
mer, chacune avec vingt cinq hom-
mes pour aller à terre. Les habi-
tans ne s'apperçurent pas sitôt de
notre dessein, qu'ils vinrent en fou-
le se porter sur la côte pour s'op-
poser à notre descente. Ils por-
toient de longues piques, & nous
montroient combien ils savoient
les manier. Ces chaloupes ne
pouvant assez approcher de l'Isle
à cause des rochers, nous primes
la résolution de nous jeter dans
l'eau, chacun portant ses armes
avec du plomb, de la poudre &
quelques brimborions sur la tête.
Quelques-uns cependant y restè-
rent pour faire continuellement feu
sur les habitans, afin de nettoier
le rivage & faciliter ainsi la descen-
te. Cet expédient nous réussit à
souhait; & nous touchames à ter-
re sans trouver de la résistance de
la part des Insulaires, qui effraïés
du

du feu de la mousqueterie, s'étoient retirés. Aussi-tôt que nous fumes dans une distance à pouvoir être vûs d'eux, nous leur montrames des petits miroirs, du corail &c. Ils approcherent alors de nous sans hésiter, & sans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces présens, nous allames avec eux voir l'intérieur du païs & y chercher des herbes pour soulager nos malades. Nous en trouvames à souhait & en si grande quantité, que nous en remplimes en peu de tems douze grands sacs, six pour le *Vaisseau-Amiral*, & six pour le *Tienhoven*. Les habitans eux-mêmes nous aiderent à en cueillir. Nous y vimes aussi quantité de fleurs de Jasmin. Ainsi nous fumes fort contens de cette petite expédition, & eumes lieu de l'être aussi de ces Insulaires. Nous apportames incessamment les herbes à nos malades, qui

qui en eurent plus de joye que si nous leur eussions apporté de l'or ou de l'argent.

Le lendemain nous retournames dans l'Isle en plus grand nombre que le jour précédent, non seulement pour y cueillir des herbes, mais aussi pour tacher d'y faire quelque autre découverte avantageuse. La premiere chose que nous fimes en y arrivant, fut de donner au Roi ou Chef de cette Isle des miroirs, du corrail, & quelques autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une espece d'indifférence & de dédain qui ne préfégea rien de bon. Il est vrai qu'en échange il fit d'abord chercher des noix de cocos, accomodées de deux différentes façons, une partie en servant à en boire, & l'autre à en manger. Ce Chef étoit distingué des autres Insulaires par quelques ornemens consistant en nacres de perle qu'il portoit

toit autour du corps & des bras, de la valeur d'environ six-cens florins de Hollande. Les femmes admirerent beaucoup notre teint blanc, nous regardant & nous touchant depuis les pieds jusqu'au cap, & nous faisant mille caresses. Mais elles étoient des traîtresses; elles ne nous cajolerent tant que pour nous endormir & nous tromper plus sûrement; desorte que si ces Insulaires eussent pris autant de précaution en exécutant leurs mauvais desseins, nous eussions tous perdu la vie. Voici ce qui arriva. Aussitôt que nous eumes rempli d'herbes une vingtaine de sacs, nous avançames plus avant dans le país en montant sur des rochers escarpés & qui bordoient une vallée profonde. Les Insulaires nous précéderent & nous les suivimes sans avoir de soupçons. Mais lorsqu'ils virent que nous avions don-

donné dans le panneau, ils nous quitterent brusquement. Nous vîmes alors en même tems quelques milliers qui sortirent des creux des montagnes ; de sorte que nous comprimés qu'ils avoient donné l'alarme pour nous accabler. Nous tinmes cependant bonne contenance, & eussions bien souhaité d'en venir aux mains dans une plaine, où il nous eut été facile de leur tenir tête. Leur Chef jugeant qu'il étoit tems de nous attaquer, nous fit signe avec son bâton de ne pas avancer ; mais au lieu d'y déferer, nous continuâmes toujours notre chemin. Là-dessus il donna le signal, & une grêle de pierres vint fondre sur nous, sans cependant faire grand mal. Nous leur répondîmes de notre mousqueterie, qui leur tua beaucoup de monde, & par la première décharge nous vîmes tomber leur Chef. Ils ne prirent pas pour cela la fuite, mais con-

continuerent avec plus de fureur à nous jeter des pierres; desorte que nous fumes presque tous blessés, & hors d'état de nous défendre plus longtems. Nous nous retirames donc, pour nous mettre à couvert des pierres, derriere un rocher, d'où nous tirames sur eux avec tant de succès, qu'un grand nombre mordit la poussiere. L'opiniâtreté de ces sauvages étoit cependant si grande qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer; de sorte que nous fumes obligés de nous retirer, sans avoir pû éviter une nouvelle grêle de pierres, qu'ils firent pleuvoir sur nous. Nous eumes dans cette action quelques morts; & les blessures que plusieurs de nos gens reçurent, quoique peu considerables d'abord, devinrent dans la suite mortelles par le scorbut qui s'y mit, de sorte que peu d'entre eux en échapperent.

Après que nous nous fumes dégagés de ce mauvais pas, nous primes nos sacs remplis d'herbes, & rejoignimes nos vaisseaux, Le recit que nous fimes de ce malheur à ceux qui y étoient demeurés en garde, fit tant impression sur eux, que dans la suite, toutes les fois qu'il s'agissoit d'entrer dans quelque Isle, personne ne vouloit le hasarder.

Nous appellames cette Isle, *L'Isle de Recréation* à cause des herbes salutaires que nous y trouvames. Elle est située à la hauteur de seize degrés de latitude, & de deux-cens-huitante-cinq de longitude; & son circuit est environ de douze lieues. Le terroir en est très fertile; il y avoit une grande quantité d'arbres, principalement des palmiers, des cocos, & du bois de fer. Il est fort vrai-semblable, que cette Isle cache dans son sein des métaux & d'autres choses précieuses; mais
com-

comme on ne l'a pas examinée, on n'en sauroit rien dire de positif. Ces Insulaires étoient fort adroits, d'une taille médiocre, forts & robustes, vifs, & bien faits; leurs cheveux étoient longs, noirs & luisans, engraisés d'huile de cocos; ainsi que c'est la coutume de plusieurs nations Indiennes. Ils avoient tous le corps peint comme ceux de l'Isle de Pâques. Les hommes se couvroient le milieu du corps d'un ret qui leur passoit entre les cuisses; mais les femmes étoient entièrement couvertes d'une étoffe, aussi douce au toucher que la soye. Elles portoient aussi en marque d'ornement des nacres de perle, autour du corps & des bras. Comme il n'y eut pas ici beaucoup de sûreté pour nos vaisseaux à cause du fonds qui étoit de mauvais ancrage, & que d'ailleurs il n'y eut pas moien, vû la hauteur des rochers, de rencon-

noître l'intérieur de cette Isle, nous trouvames à propos d'en partir au plutôt.

CHAPITRE XIV.

- I. *On assemble le conseil pour déliberer, si l'on devoit changer notre voiage & quitter les Terres Australes.* II. *Raison principale pourquoy nous n'avons pas réussi dans nos desseins.* III. *Route plus commode pour aller aux-Terres Australes.*

AUssi-tôt que nous eumes résolu de quitter l'Isle de Récréation, l'Amiral fit assembler le conseil à bord de son vaisseau. Il lui fit part du contenu de sa commission, portant que si à la hauteur de la longitude & de la latitude, où nous nous trouvames alors, on n'y pût découvrir quelques païs, l'Amiral seroit tenu de s'en retourner.

tourner. Quelques-uns de nos Officiers furent fort surpris de cet ordre, & représenterent qu'étant déjà si fort avancés, la chose valoit bien la peine d'aller encore plus loin. Mais l'Amiral repliqua qu'il y avoit déjà au-delà de dix mois que notre navigation avoit duré sans qu'on eut pû réussir: qu'il y avoit encore à faire un voiage de longue durée, sçavoir celui des Indes Orientales par où il falloit passer pour repatrier. Il ajouta, que comme les vivres diminuoient tous les jours & les maladies de l'autre côté augmentoient, il n'étoit pas de la prudence ni de la charité de sacrifier encore plus de monde pour l'amour d'un dessein, dont l'exécution paroissoit si éloignée & si incertaine: que si le malheur vouloit que nous perdissions encore vingt hommes, on ne seroit plus en état de manœuvrer & de gouverner nos vaisseaux, sans parler

d'autres difficultés que je passe sous silence. Mais la véritable raison d'un changement si subit & d'un retour si précipité, étoit l'envie que la plûpart de nos Chefs avoient d'aller aux Indes Orientales. Ils craignoient de manquer la Mousson, par un plus grand retardement; & dans ce cas-là nous aurions été forcés de rester dans la mer du Sud encore six mois. Ainsi avorta tout notre grand dessein pour lequel on s'étoit donné tant de peines. On résolut de naviger vers les Indes Orientales avec toute la diligence possible. Plusieurs de nous prévoioient les malheurs qui nous survinrent dans la suite pendant cette route. Il eût mieux valu, que nous eussions cinglé vers le païs de Quier, puisque selon nos conjectures, nous n'en étions éloignés qu'environ cent cinquante lieues. Mais les sentimens contraires de nos Officiers empêchè-

cherent qu'on ne pût prendre une résolution si salutaire : l'un vouloit aller à l'Orient, l'autre à l'Occident. Ceux qui se déclaroient contre le voïage des Indes Orientales, disoient qu'en continuant notre route, suivant notre premier projet, nous découvririons sans doute l'une ou l'autre Isle propre à y faire une descente, & à remettre nos malades. Pour y être en sûreté & nous mettre à couvert des sauvages, on auroit pu dans ce cas y ériger un fort, & pour leur ôter tout ombrage, les traiter avec douceur & ainsi les ramener. On auroit de cette façon pu vivre en paix avec les habitans, apprendre leur langue, & par ce moyen connoître à fonds le país où nous aurions ainsi vécu. Par ce moyen on auroit été en état de pousser notre voïage toujours à l'Est, laissant à côté les Terres Australes, vers le Cap de Horn, & ainsi avec le tems

venir à bout de nos desseins. C'est une erreur de s'imaginer, que pour découvrir & connoître à fond une terre inconnue & en tirer quelque utilité, il faut y entrer avec une troupe de gens armés. On ne fait par-là autre chose que s'attirer les habitans à dos, qui, s'ils sont tant soit peu guerriers, auront toujours le dessus; outre qu'ils sont en état, en refusant des vivres & d'autres choses nécessaires, de nuire beaucoup à ceux qui les visitent ainsi. Le meilleur moyen dans ces occasions est la douceur & les caresses. Lorsqu'on entre dans un pais inconnu les armes à la main, les habitans s'effrayent d'abord, s'imaginant qu'on veut leur faire la guerre, les rendre esclaves, ou les détruire. Dans cette idée il est naturel de penser qu'ils doivent s'y opposer. La douceur est d'autant plus nécessaire qu'on ignore les langues de la plûpart de ce peuples éloi-

gne & la Nouvelle Guinée ; & de-là le continuer par les Isles Molucques , jusqu'aux Indes Orientales , pour nous y pourvoir de vivres , de munitions , d'y enroller aussi quelques matelots , & enfin d'y faire provision de tout ce dont nous eussions besoin pour notre retour. Ainsi nous n'abordames le pais de Pierre Ferdinand de Quier , nommé autrement Isles de Salomon par Alvares de Saverdra qui les a découvertes. Il les avoit ainsi appellées , parce qu'y aiant trouvé beaucoup d'or il présuma qu'elles durent être le véritable Ophir où Salomon envoya autrefois ses vaisseaux pour y prendre ce précieux métal. Je prouverai dans le Chapitre suivant , combien peu cette conjecture est fondée , en communiquant au Lecteur sur ce sujet quelques remarques par lesquelles je ferai voir où le vrai Ophir de Salomon doit être

ét
qu
fi
ré
ra
no
in

I.

C
lon
dér
élo
de
Mé
d'A
que
me

être situé. J'y ferai aussi mention de quelques terres australes dont plusieurs voyageurs parlent dans leurs relations. Enfin j'y apporterai les raisons pourquoi la Terre Australe nous a été si longtems cachée & inconnue.

CHAPITRE XV.

- I. *De la navigation de Salomon.*
- II. *Du vaisseau du Grand-Mogol destiné au transport des tributs.*
- III. *De la Mousson dans les Indes.*
- IV. *Du véritable Ophir.*
- V. *De la Terre Australe.*

ON fait par l'Écriture, qu'autrefois des vaisseaux de Salomon firent une navigation considérable en partant d'Ezeon-Geber, éloigné de quarante-quatre lieues de Jerusalem & passant par la mer Méditerranée le long des côtes d'Afrique ; ainsi que firent alors quelques Rois des Païens. Comme les Juifs dans ce tems-là avoient peu

peu de connoissance de la marine, les serviteurs du Roi Hiram accompagnoient ceux de Salomon pour leur servir de guides & de pilotes. Il y a beaucoup d'apparence, que les vaisseaux ne firent que raser les côtes jusques aux Indes, non seulement ceux qui appartenoient à des particuliers qui y trafiquoient, mais aussi ceux qui y alloient recueillir les tributs de plusieurs Rois d'Orient, tous vaisseaux de Salomon, comme on voit au 2. liv. des Chron. cap. 9. 23. 24. ainsi que fait aujourd'hui le Grand-Mogol. Les Hollandois nomment le vaisseau de ce dernier Monarque destiné à charger les tributs tous les ans, le *Mendiant de Mogol*, parce qu'à l'exemple des pauvres, qui mendient leur pain de maison en maison, ce vaisseau ne passe pas un seul havre ou port. Il entre dans tous, & à son arrivée les Rois tributaire ont l'ar-

l'argent tout prêt, qui monte tous les ans à la même somme, pour laquelle ils sont taxés. Ce vaisseau aiant fait le tour, s'en va à Mocha, ville située dans l'Arabie Heureuse sur le bord de la mer Rouge, où il reste jusqu'à ce que la Mousson d'Oüest soit passée. Alors porté par le vent d'Est & escorté par plusieurs vaisseaux Moresques, pour être à l'abri des Pirates & des Armateurs, il part pour Suratte, où ces contributions sont mises dans la Caisse du Grand-Mogol. Il ne faut pas s'imaginer que puisque les vaisseaux de Salomon emploioient autrefois trois ans pour ce voiage, ils aient pour cela toujours été sur mer; mais on doit croire, qu'ils ont été obligés, comme il arrive de nos jours, d'attendre les divers moussons ou changemens de vent. Les vaisseaux qui partent aujourd'hui aux Indes, & qui immédiatement en reviennent, n'emploient

pioient guères moins de dix-huit ou vingt mois, quoique par l'invention de la boussole ils aient le chemin beaucoup plus court que n'ont eu ceux de Salomon, qui outre qu'ils ne perdoient jamais la terre de vûe, étoient obligés d'entrer dans tant differens ports. Les moussons qui soufflent du côté du fleuve Gange à Suratte, en Perse, à Moccha, sur les côtes de Malabar, de Cormandel, dans l'Isle de Ceylon, à Sumatra, dans les Isles Molucques, en Chine & au Japon, changent tous les six mois, outre qu'il faut encore compter par an deux mois, qu'on nomme *mois douteux*, qui sont ceux d'Avril & de Septembre, parce que le vent pendant ce tems-là varie beaucoup. Il y souffle après cela constamment pendant cinq mois; sur quoi les mariniers se reglent, & prennent leurs mesures avec plus de certitude qu'ils ne sauroient faire

fai
No
La
les
vri
mo
c'e
les
& e
fés
ne
lari
rer
Ind
ven
ter
est
vais
gran
unie
que
voie
Car
vais
le co

faire dans les mers d'Espagne, du Nord ou dans la Méditerranée. La mousson d'Est commence dans les païs cy-nommés au mois d'Avril ou de Mai, & celle d'Oüest au mois de Septembre ou d'Octobre; & c'est ce qui sépare dans ces contrées les deux grandes saisons d'hyver & d'été. Cependant ces vents alisés n'y sont pastellement fixes qu'on ne s'apperçoive de quelque irrégularité. De tout cela on peut inférer que le succès des voïages aux Indes depend principalement des vents réglés lorsqu'on fait en profiter à tems; & que la longueur en est inséparable. Pour revenir aux vaisseaux de Salomon, il y a très grande apparence, qu'ils ont été uniquement destinés à apporter l'or que les differens Rois d'Asie devoient païer comme un tribut. Car si ceux qui étoient dans les vaisseaux, eussent gagné cet or par le commerce, ou tiré de quelques riches

riches mines, ils auroient sans doute rapporté tantôt plus tantôt moins; mais l'Écriture parle d'une somme fixe tous les trois ans, savoir quatre cens cinquante talens, autant de quintaux d'or. Pour ce qui regarde le nom d'Ophir, il y a quelque probabilité, que les Indes furent ainsi appellées par ses habitans qui descendoient d'Ophir, petit-fils d'Ebers dont l'Écriture parle. Cette nomination a peut-être commencé à avoir lieu lorsque les païs furent partagés, ou dans le tems de la première Monarchie fondée par Nimrod. Joseph dans son Histoire des Juifs Liv. 8. chap. 7. appelle Ophir *le païs d'or*, puisqu'on y avoit trouvé une grande quantité de ce metal, dont Salomon s'étoit enrichi. On ne sauroit dire, que cette richesse soit venue à Salomon de l'Amérique, puisqu'il est certain, que les anciens n'avoient pas la moindre connoissance de ce nouveau

veau monde; de sorte qu'on peut dire avec assurance que cet précieux metal ne fut tiré dans ce tems-là que des païs d'Orient. Dans le Liv. de Moïse chap. 2. les Indes sont aussi appellées Hevila, du nom d'un frere du Prince Ophir. On peut conjecturer par là, que dans les premiers tems ces deux freres regnerent dans les païs situés du côté de la Presqu'Isle de l'Inde, & du fleuve Gange, & qu'ils les appellerent chacun de son nom, Ophir & Hevila. Il se peut, qu'Ophir eût eu sa résidence dans le Royaume de Malacca, appartenant aujourd'hui aux Hollandois, & qui est proprement la clef des Indes, puisque les vaisseaux, qui en passant par le détroit de la Sonde à côté de l'Isle Sumatra pour aller aux côtes d'Asie, sont obligés de prendre ce chemin-là. C'est par cette raison qu'on rencontre toujours quantité de navires dans ce

passage; les Hollandois, Anglois, François, Portugais & d'autres s'en servent ordinairement. A douze lieuës de Malacca il y a une montagne extrêmement haute, qu'on peut voir assez clairement à une distance prodigieuse. Les habitans, aussi bien que les étrangers, l'appellent Ophir; & on dit qu'elle renferme de riches mines d'or. Cependant on en tire fort peu de ce metal, mais beaucoup plus d'étain. La montagne est entourée d'un grand marais qui fait qu'on ne peut y approcher d'assez près. Tout ce país du tems que les Portugais le possedoient, fut appelé la *Malacca d'or*. On voit par là que D. Alvarès de Savedra s'est trompé lorsqu'il avance que ce sont les Isles qu'il a nommées Isles de Salomon, où la flotte de ce Roi aborda autrefois; & d'ailleurs il est certain, que dans ce tems là ni les Juifs ni les Païens n'eurent assez de

de connoissance de la marine, pour avoir jamais ôsés s'éloigner si fort de la terre ferme.

Après la découverte des Isles de Salomon par Savedra, les Espagnols ont mis tout en œuvre pour découvrir quelques païs au Sud, jusqu'à ce qu'enfin Pedro Ferdinando de Quier & Louis Perez de Torres y réussirent. Le premier de ces deux Marins présenta ensuite au Roi Philippe II. plusieurs Mémoires, dans lesquels il lui communiqua ses découvertes & ses observations faites des Terres Australes. Il y ajouta en disant, *qu'il seroit très-avantageux à la Couronne d'Espagne, d'y établir quelques Colonies.* Avec la permission du Lecteur je ferai ici quelques extraits du dernier Mémoire de de Quier, pour les mettre en parallèle avec ce que disent quelques autres voyageurs, & avec ce que j'ai observé moi-même.

De Quier en parlant de l'étendue de ce país dit: *c'est une region qui fait à peu près la quatrième partie de la terre*; & il juge qu'elle est plus grande que l'Europe, l'Asie Mineure & la mer Caspienne toutes ensemble. Si l'on fait quelque attention à tant de différens peuples & aux país qu'ils habitent, on verra que cette conjecture n'est pas sans fondement. Il est certain que la distance depuis la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée jusqu'aux bornes Orientales du país de Hernando Gallego, est pour le moins de deux mille lieuës, en la prennant de la ligne équinoxiale jusqu'à la hauteur de cinquante-deux degrés de latitude & de cent de longitude. Au nombre de ces régions il faut mettre la Nouvelle Hollande, la Nouvelle Bretagne, la Nouvelle Zeelande, le país de Hernando Gallego, ceux de Diemen & de
de

de Quier, ou ce qui est la même chose, le país nommé par plusieurs Terre Australe inconnue, avec les Isles de Salomon. Pour moi je crois, que ce vaste país du Sud ne va pas seulement jusqu'à cinquantedeux degrés, mais qu'il s'étend même jusques sous le Pole Austral, ainsi que les país à l'opposite sont vers le Pole Septentrional.

De Quier & Torres disent encore, que c'est un país beau & fertile, produisant non seulement toutes sortes de choses, nécessaires pour la subsistance de l'homme, mais aussi de précieuses, comme de l'or, de l'argent, des pierres, des noix muscates, du poivre, du gingembre, de la canelle &c. Il est vrai qu'ils ajoutent qu'ils n'avoient examiné ce país que le long de ses côtes. Mais ils assurent que par ce qu'ils y ont vû on peut juger, que l'intérieur doit être un paradis. Pour moi, je ne suis

pas étonné de ce que ces deux voyageurs avancent sur ce sujet. Outre certaines marques extérieures que ce pays a de commun avec ceux où ces richesses se trouvent, sa situation va par tous les climats, depuis les plus chauds jusqu'aux plus froids; desorte que l'on en doit conclure, que la nature y a distribué les choses précieuses, chaque sorte en son endroit. Il seroit à souhaiter qu'on eût occasion d'examiner ce pays à fond, & que quelque curieux voyageur voulût entreprendre cette tâche. Je suis persuadé, que ceux qui se donneroient cette peine, s'en trouveroient abondamment récompensés. Mais il faudroit pour cela de la patience, & ne pas se rebuter d'abord: les choses les plus précieuses & les plus rares, sont celles que la nature cache le plus. Elle n'en favorise ordinairement que ceux qui par leur travail & leurs soins les méritent
pour

pour ainsi dire. Si les voïageurs ont tant de fois échoué dans ces fortes d'entreprises, il le faut uniquement imputer au peu de constance qu'ils ont eue dans leurs recherches.

Dans les Terres Australes on trouve trois fortes d'habitans. Les uns ont le teint olivâtre, d'autres sont tout-à-fait noirs & d'autres tout-à-fait blancs. Guillaume Schoutens rapporte, qu'à son arrivée il y vit un jour un grand nombre de Noirs, parmi lesquels se trouvoit un seul Blanc. Herera dit, que la pointe Orientale de la Nouvelle Guinée, principalement du côté de Madreo de Dio est habitée par des hommes blancs. Quant à moi, j'affûre y avoir vû non seulement des habitans blancs, noirs & jaunâtres mais aussi d'autres qui avoient le teint rougeâtre, brulé sans doute par l'ardeur du soleil. Ceci s'accorde aussi avec ce qu'en dit de Quier. M 4 Un

Un certain Rabbi, nommé Aaron Levi du mont Sinaï, dans son petit traité intitulé *Muckwa Israël*, ou salut des Juifs, croit, que les hommes blancs ou olivâtres, qui habitent les païs du Sud, sont les descendans des dix Tribus du peuple Israël qui furent dispersées. Cette opinion est bien ridicule, car on fait que la connoissance de la marine n'étoit pas autrefois à beaucoup près aussi grande pour pouvoir naviger jusques dans les mers si éloignées; & qu'il est impossible d'aller dans le païs du Sud par terre. Elle est aussi contraire au sentiment de ceux qui prétendent que ces Israélites allerent s'établir du côté de la mer Caspienne. Je me suis informé plusieurs fois auprès de quelques-uns qui demeurent dans la Nouvelle Guinée, pour savoir au juste l'origine de ces hommes blancs qui y habitent dans la pointe Orientale & dans d'autres païs

païs du Sud ; mais on ne m'a rien
fû dire de positif sur ce sujet. On me
repondit seulement que ces hom-
mes blancs n'avoient presque point
de commerce avec les peuples voi-
sins ; qu'ils étoient habillés à peu
près comme les anciens Juifs ; qu'ils
portoient de longues barbes ; que
dans leurs temples on trouvoit peu
ou point d'ornemens ; & que leur
langue étoit toute différente de
celle de leurs voisins. De Quier
dit, que les habitans dans les
Terres Australes sont extrême-
ment adonnés à l'idolatrie. Il
n'en faut pas s'étonner. La doc-
trine Chrétienne n'y a jamais été
prêchée ; & la secte de Ma-
homet n'y a pas été introduite,
comme il est arrivé dans plusieurs
païs des Indes Orientales. J'ai
tout lieu de croire, que ces peu-
ples ont à peu près le même culte
que ceux de l'Isle de Pâques.

De Quier dit aussi, que les Na-

tions du Sud sont divisées entre elles en plusieurs factions. Guillaume Schoutens rapporte, qu'étant arrivé dans une certaine Isle de la mer du Sud, les habitans le prioient de les assister contre leurs ennemis. Leurs armes sont l'arc & la flèche; & toutes les fois que nous abordames quelque part, ils vinrent toujours au-devant de nous avec ces mêmes armes. Ils ne les quittent pas même lorsqu'ils se mettent dans un cannot; preuve certaine qu'ils ont des ennemis, & qu'ils prennent cette précaution pour pouvoir se défendre & s'attrouper les armes à la main, en cas de surprise.

A l'égard de la forme du gouvernement de ces peuples, de Quier dit, qu'elle ressemble à une République. Celle qui est établie dans l'Isle de Pâques est sans contredit celle de nos premiers peres. L'Écriture nous apprend, que dans

ce tems-là l'ainé de chaque famille en étoit le Chef & le maître absolu; & elle allégué l'exemple de Ruben, l'ainé des fils du Patriarche Jacob, qui outre le souverain pouvoir dans sa maison, avoit aussi la direction des Sacrifices. La même forme de gouvernement a été aussi établie dans plusieurs Isles de l'Amérique, & dura jusqu'à l'arrivée des Espagnols & d'autres Nations étrangères, qui en faisant la conquête, y établirent chacune la sienne. On peut bien juger, que ces petits Rois ou Princes étoient sans éclat & sans grande suite. Cependant il y a de l'apparence que le respect que l'on leur portoit, alloit fort loin. Guillaume Shourens raconte, qu'à son arrivée dans l'Isle de Horn & dans une autre, qu'il ne nomme pas, il avoit vû dans chacune un de ces petits Rois, dont il fut parfaitement bien reçu; ajoutant, que chacun d'eux,

d'eux, pour lui faire honneur, ôtèrent leurs couronnes, faites de plumes de toutes sortes de couleurs, & les mirent sur la tête de quelques-uns de l'équipage qui l'accompagnoient.

De Quier, en parlant des vivres & des alimens qu'on trouve dans les Terres Australes, dit qu'il y a une si grande quantité de bêtes à corne, de pourceaux, de boucs, de poules &c. que le país en peut non seulement nourrir ses propres habitans, mais aussi en fournir à d'autres. Cette vérité est confirmée par d'autres voiageurs, comme Guillaume Schoutens, Abel Tasman & Savedra. J'ai trouvé la même abondance, ainsi que je l'ai déjà dit, dans l'Isle de Pâques. La bonne mine de ces Peuples tous forts, grands & robustes, prouve assez qu'ils ne manquent de rien, & que leur nourriture est bonne & succulente. Le même

me Auteur dit, que le pain dont ces peuples se servent, est nourrissant, solide & d'un bon goût, & fait de trois sortes de racines. Nous trouvames dans plusieurs Isles différentes sortes de racines; nous en mangeames même avec plaisir, le goût en étant fort agréable. Quelques-unes ressemblent aux bette-raves de l'Europe, tant pour la grosseur que pour la couleur. Mais je ne saurois dire, si ce sont justement celles dont les habitans font leur pain. J'y ai trouvé aussi une sorte de pommes de terre, qui ont précisément le même goût, qu'une pâte faite de farine & d'eau que les Allemands nomment Klöse.

Pour ce qui regarde les plantes & herbes, de Quier dit, que ces contrées en produisent en quantité & de toutes sortes. Quant aux cannes à sucre, il est certain que presque tous les pays chauds en produisent. Ici il y en a beaucoup; les

ha-

habitans nous en apportoitent tant, que nous fumes souvent obligés de les renvoyer. Nous y vimes aussi quantité de fleurs de Jasmin des plus belles avec des noix de cocos, des Pisans ou figues d'Indes, des pommes de grenade & plusieurs autres fruits qui nous étoient inconnus.

On trouve parmi ces nations quelques sortes d'instrumens de Musique. Ils aiment aussi la danse; & il y a de l'apparence, que leur humeur les porte à la gaiété & aux divertissemens. Abel Tasman rapporte, qu'étant dans la Baye, nommée *Baye de Larron*, il entendit un grand bruit d'un cors. Il ne savoit d'abord à quel dessein on sonnoit de cet instrument; mais il apprit ensuite qu'on s'en servoit lorsqu'on étoit menacé d'une invasion d'ennemi, pour donner l'allarme & avertir les habitans de courir aux armes. A l'égard des instrumens qui servent
aux

aux plaisirs, Schoutens dit, que les deux Rois, dont j'ai parlé plus haut, faisoient joüer de la flute devant eux, & que ceux qui l'accompagnoient, commençoient à sauter & à danser. J'ai dit aussi ci-dessus, que cet Insulaire, qui vint au devant de nous dans un cannot, commençoit à danser aussi-tôt que nos Musiciens eurent touché de leurs instrumens. Je ne saurois dire précisément, si outre la flute ces peuples connoissent d'autres instrumens, & s'ils ont aussi des tambours de basque, ainsi qu'on les trouve parmi presque tous les Indiens.

A l'égard des utensiles qu'on trouve chez eux. ils sont pour la plupart faits de terre; au moins de Quier l'assûre. J'ai vû dans l'Isle de Pâques que les habitans y apprêtoient les poules dans des pots de de terre. Le même Auteur dit aussi, que ces Nations ont des navires assez

assez bien construits, dont ils se servent pour aller d'une Isle à l'autre. J'en ai été témoin oculaire plusieurs fois; en sorte qu'on ne sauroit révoquer en doute ce qu'en dit de Quier. Guillaume Schoutens rapporte qu'étant dans les Mauvaises Eaux dans une distance d'environ cent lieux des Isles de Salomon; il vit un bâtiment, qui aussi tôt qu'il s'aperçut de lui, tacha de s'échapper; mais qu'après avoir fait feu dessus, blessé & tué quelques-uns qui y étoient, les autres sautèrent dans l'eau & se sauvoient à la nage; que s'étant ensuite rendu maître de ce navire, il y avoit trouvé quelques femmes & enfans, avec des provisions de vivres qui consistoient en poules. Il dit que ce bâtiment ressembloit beaucoup à un petit Gallain de Java; c'est une espèce de bateau, fait en forme de ceux, dont on se sert sur les rivières de Main & de Rhin.

Nous

Nous trouvames aussi dans quelques Isles des voiles, fabriquées comme celles de Hollande. Le fil en ressemble à celui de chanvre; & ces voiles surpassent de beaucoup celles des Indes & de Java.

De Quier fait aussi mention d'un très-beau Golfe ou l'on peut commodément aborder, situé à la hauteur de quinze degrés de latitude. Il l'appelle *Golfe de Philippe*, disant qu'il entre dans le país jusqu'à vingt lieuës, & que les vaisseaux y sont à l'abri des tempêtes. Hernandus Gallego dit, qu'étant parti de la Nouvelle Guinée vers le Détroit de Magellan, il fut jetté par un vent d'Oüest sous le país du Sud, qu'il regardoit comme une terre coupée; apparemment qu'il se trouva alors au Golfe dont parle de Quier. Abel Tosman rapporte qu'étant près d'une terre au Sud, il y trouva un Golfe des plus beaux & des

plus commodes. Guillaume Schoutens & Herera parlent de plusieurs havres & rivieres des païs du Sud. Dampier a été aussi bien avant dans un Golfe; desorte qu'il présuma, que c'étoit une riviere qui passe par tout le païs d'un bout à l'autre. Nous vîmes dans ces contrées plusieurs bayes & embouchures considérables; ce qui me fait croire, que toute cette région doit être fort commode pour les vaisseaux & le transport des marchandises.

Christophe Colomb n'étoit pas entièrement persuadé de l'existence des Terres Australes; il le présuma seulement fondé sur les mêmes principes qu'il suivoit alors de la découverte de l'Amerique. C'est une chose étonnante que depuis cette dernière découverte on ait regardé ceux, qui s'efforçoient de prouver l'existence des Terres Australes inconnues, comme des visionnaires, ou comme on dit
en

en proverbe, comme des gens qui *ont passé la ligne*. Combien de railleries & de paroles piquantes Colomb n'a-t-il pas effuié au sujet de son projet, pour la découverte des Indes Occidentales ! Il proposa d'abord la chose à la République de Genes, sa patrie, mais elle le renvoia. De-là il alla en Portugal, en Espagne, en Angleterre pour y offrir ses projets & ses services ; mais il fut par tout balotté, une Cour le renvoiant à l'autre. Ces mauvaises réceptions ne le rebuterent point ; il alla pour la seconde fois en Portugal, & y fit tant auprès du Roi, que ce Prince fit assembler tout ce qu'il y avoit dans son Royaume de gens habiles dans l'Astronomie, dans la Géographie & dans la Marine, pour examiner le projet de Colomb. Mais ils conclurent tous unanimement qu'il n'y avoit rien de si ridicule que ce même projet, &

que cet homme n'avoit pas le cerveau sain.

Après ce second renvoi, tout autre que Colomb auroit désespéré de réussir jamais; mais inébranlable dans ses principes il alla faire une nouvelle tentative en Espagne. Il trouva le moïen de faire goûter son plan au Roi; mais quelque bonne volonté qu'eut ce Prince, ce projet n'auroit pas été exécuté alors, puisque la Cour manquoit d'argent, si un nommé Luigi Péres de St. Angelo, Secrétaire du Roi, n'eût avancé une somme de dix-sept mille Ducats, pour l'équipement de quelques vaisseaux, avec lesquels Colomb se mit en mer. Tout le monde fait de quelle maniere il réussit; ainsi je n'en dirai plus rien. Je ne m'y suis arrêté que pour faire voir combien les esprits sont souvent prévenus, & combien ils jugent mal des entreprises que l'évenement toutefois
jus-

justifie. Le Capitaine de Quier, qui s'est donné tant de peine pour la découverte des Terres Australes, n'a pas pû porter le Roi d'Espagne à en prendre possession. Il s'arrêta à sa Cour près de quatorze mois, pendant lesquels il delivra plusieurs Mémoires, où il faisoit voir combien cette conquête seroit avantageuse à la Couronne d'Espagne & de quelle maniere il faudroit s'y prendre. Mais soit qu'on n'eût pas trouvé trop fondé ce que de Quier dit sur ce sujet, soit que ce Prince fût trop épuisé d'argent pour pouvoir subvenir aux fraix d'une expédition si importante, ce qui est le plus vraisemblable, toute cette affaire, sans qu'on donnât un refus formel, fut trainée en longueur jusqu'à ce que de Quier vint à mourir. La mort de ce Marinier fut cause qu'on oublia entièrement ce projet, & on n'y a plus fait la moindre attention

dans la suite. Je suis persuadé que s'il se fût trouvé un autre Luigi de St. Angelo, prêt à fournir d'avance une grosse somme pour l'exécution de ce projet, la Cour d'Espagne n'auroit pas manqué d'y consentir.

Il faut cependant avouer, que c'est peut-être un grand bonheur pour les nations des Terres Australes, que les Espagnols aient négligé de faire cette conquête, du moins si l'on suppose qu'ils eussent suivi les mêmes maximes & employé les mêmes moïens lors de la découverte de l'Amerique. Tout le monde fait de quelle maniere ils ont conquis ces vastes contrées, & combien de sang humain ils y ont répandu pour y établir leur domination.

Il est étonnant que depuis qu'on a vû tant de relations au sujet des Terres Australes, aucune Puissance de l'Europe n'ait encore songé

sé.

sérieusement à en faire la conquête. Il est vrai qu'on y a fait plusieurs expéditions, mais aucune n'a été de nature à y établir une Colonie. On n'y a jamais envoyé ni assez de vaisseaux ni assez de monde à la fois pour reconnoître l'intérieur du pais & s'y établir. Les Hollandois de même que les Anglois se sont contentés d'en voir les côtes sans faire une descente, parce qu'ils craignoient non seulement d'être exposés à la fureur des habitans de ces vastes contrées, mais aussi de manquer de vivres pour leur retour s'ils s'y amusoient quelque tems. D'autres voyageurs y ont été; mais pour la même raison ils n'ont fait que coitoier une partie des Terres Australes. De Quier de même que quelques autres en a tiré le plus de connoissance; mais différentes maladies s'étant répandues parmi les gens de son Equipage, il ne put

s'y arrêter aussi longtems qu'il eût souhaité. Tous ces mauvais succès ont découragé les Puissances d'envoyer des forces dans les Terres Australes pour s'en emparer. Cependant je reviens toujours à mon premier dire, savoir, qu'il est étonnant qu'on n'ait encore songé sérieusement à en faire la conquête, étant facile de prévenir les abus qui ont regné dans les entreprises qui n'avoient pour objet que la simple découverte.

Pour faire une conquête si importante, il faudroit premièrement qu'une Puissance y envoiât non un ou deux vaisseaux, mais plusieurs, bien pourvûs de tout ce qui est requis pour une navigation de longue haleine.

En second lieu, il faudroit mettre sur ces vaisseaux plus de matelots & moins de soldats, qu'on n'a coutume de faire; puisque le nombre des uns & des autres venant

à diminuer, ceux-là dans un cas de nécessité peuvent se battre, mais ceux-ci ne peuvent manoeuvrer.

En troisième lieu, il faudroit quelques mois après le départ de ces vaisseaux, en envoyer d'autres, afin que les derniers puissent secourir les premiers à l'égard des vivres & toutes sortes de rafraichissemens. Par ce moien-là on prévient les maladies qui proviennent ordinairement de la corruption des vivres.

En quatrième lieu, comme on ne sauroit prévoir tout les accidens, auxquels on est sujet sur mer, principalement les mauvais tems & les vents contraires qui séparent souvent les navires, il faudroit assigner à chaque vaisseau un lieu de rendez-vous, afin qu'ils s'attendent les uns les autres.

En cinquième lieu, il ne faudroit pas gêner l'Amiral ou Chef

d'Escadre, mais lui donner plein pouvoir de faire ce qu'il trouve le plus à propos, & abandonner toute l'entreprise à sa prudence. On a remarqué qu'un Chef étant borné, a souvent négligé les meilleures occasions du monde pour faire un grand coup. Dans les desseins les mieux concertés étant impossible de s'assurer absolument du succès, il n'oseroit rien prendre sur lui, aimant mieux suivre ses instructions à la lettre, & se souvenant du proverbe : *executés vos ordres au risque de mal faire.*

Si l'on ne met pas en œuvre ces maximes & plusieurs autres de cette nature, il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, de réussir dans l'entreprise en question.

Il se peut peut-être, que chaque Puissance attend que l'une ou l'autre entreprenne cette conquête & y réussisse, afin qu'étant instruite de

de quelle maniere on doit s'y prendre, elle puisse l'imiter & y établir aussi à moins de fraix, sa domination ou son commerce, comme on a vû pratiquer cette maxime à l'égard de plusieurs découvertes, faites depuis deux siècles. Mais il y a de l'apparence, que la Puissance qui auroit fait la premiere cette conquête, y souffriroit alors aussi peu d'autres nations, que les François les souffrent à Canada, les Anglois en Virginie, les Portugais au Brésil, & les Hollandois aux Isles Molucques; à moins qu'elle n'y fût obligée par la force. Mais cette derniere circonstance seroit une rupture dans les formes, étant certain que la premiere découverte ou conquête d'un pays & peuple entièrement inconnus, donne à celui qui l'a faite un droit incontestable d'une possession légitime.

CHAPITRE XVI.

I. *Voïage à la nouvelle Bretagne & à la nouvelle Guinée.* II. *Découverte de cinq Isles.*

EN quittant l'Isle de la *Recreation*, nous primes notre cours vers le Nord-Oüest, pour atteindre la hauteur de la nouvelle Bretagne. Le troisième jour de notre départ nous étions à 12. degrés de latitude Méridionale & à 290. degrés de longitude. Nous découvrimes alors plusieurs Isles à la fois. Elles paroissoient très-agréables à la vûe; & en effet en y approchant nous les trouvames garnies de beaux arbres fruitiers, de toutes sortes d'herbes, de legumes & de plantes. Les habitans venoient au-devant de nos vaisseaux, & nous offroient toutes sortes de poissons, des noix de Coco, des Pisans

fans & d'autres fruits excellens. On les accepta & on leur donna en échange quelques Brimborions & quinquailleries. Il falloit que ces Isles fussent bien peuplées, puisqu'à notre arrivée le rivage étoit rempli de plusieurs milliers d'hommes & de femmes. La plûpart de ceux-là portoient des arcs avec des flèches. Nous vîmes parmi eux un homme respectable & distingué par son extérieur; & nous jugeames par les honneurs qu'on lui rendit, qu'il dût être leur Chef. Il se mit dans un canot, étant accompagné d'une femme jeune & blanche qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres nasselles les entouraient avec beaucoup d'empressement, & leur servoient de gardes. Tous ceux qui habitent ces Isles sont blancs, & ne diffèrent à cet égard de nous autres Européens qu'en ce que quelques-uns d'entre eux ont la peau brulée par l'ardeur
du

du soleil. Ils paroissoient bonnes gens; assez vifs & gais dans leurs conversations, doux & humains les uns envers les autres, & dans leurs manieres on ne pouvoit rien appercevoir de sauvage. Ils n'avoient pas non plus les corps peints, comme ceux des Isles que nous avions découvertes auparavant. Ils étoient vetûs depuis la ceinture jusqu'au talon de franges & d'une espece d'étoffe de soye artistement tissue. Ils avoient la tête couverte d'un chapeau pareil très-fin & fort large pour se garantir de l'ardeur du soleil. Au retour du col ils portoient des coliers de toutes sortes de fleurs odoriferantes. Les Isles présentoient de toutes parts des objets fort rians. Elles étoient entre-coupées de montagnes & de vallées très agréables. Quelques-unes avoient 10. 15. jusqu'à 20. milles de circuit; nous les appellames les Isles de *Bauman*,
nom

nom que portoit le Capitaine du vaisseau le *Tienhoven* qui les avoit vûes le premier. Il parut que chaque famille s'y gouverna à part. Les contrées étoient, autant qu'on pouvoit voir, séparées les unes des autres de la même maniere que nous l'avons remarqué dans l'Isle de Pâques. Il faut avoüer que c'étoit la Nation la plus humanisée & la plus honnête que nous aions vûes dans les Isles de la mer du *Sud*. Charmés de notre arrivée, ils nous reçurent comme des Dieux; & témoignèrent ensuite autant de regrets lorsqu'ils virent que nous nous préparâmes de partir: la tristesse étoit peinte sur leur visage. Plusieurs d'entre nous auroient fort souhaité qu'on y eût fait un plus long séjour, pour se délasser & se servir de la bonne nourriture que ces Insulaires nous fournissoient en abondance; & il est certain que si nous

nous nous étions arrêtés ici pendant un mois, tous nos malades se seroient rétablis infailliblement. D'ailleurs toutes les côtes de ces Isles étoient de très-bon ancrage; nous mouillames sur 15. jusqu'à 20. brasses d'eau. Tant de circonstances avantageuses dûrent servir de motifs à faire ici un plus long séjour; mais nos Chefs qui craignoient de manquer la Mousson d'Est qui étoit très-nécessaire pour le voyage qu'ils méditoient de faire aux Indes Orientales, ne voulurent pas en entendre parler. La suite cependant a fait voir combien on s'étoit trompé dans le calcul, & qu'on étoit parti deux mois trop tôt. Cette précaution funeste nous empêcha encore de reconnoître plus particulièrement les trois Isles & plusieurs autres que nous ne vîmes qu'en passant. Peut être y aurions-nous fait des découvertes avantageuses capables de nous dédommager

imager de tant de peines & de travaux. D'ailleurs ce départ précipité nous enleva tant de monde, que peu de tems après faute de manœuvriers on étoit sur le point de bruler un de nos vaisseaux.

On leva donc l'ancre & continua la route vers le Nord-Oüest. Le lendemain nous vimes deux Isles, dont l'une, selon nos conjectures étoit l'Isle de Cocos, & l'autre l'Isle de *Traître*, découvertes par Guillaume Schoutens. Le Capitaine Bauman avoit envie d'y aborder, mais on ne le lui permit pas. L'Isle de Cocos étoit fort élevée, & pouvoit avoir dans son circuit environ huit lieuës. L'autre paroïssoit beaucoup plus basse. Je ne saurois cependant rien dire de positif ni de l'une ni de l'autre, parce que nous en étions trop éloignés. La dernière étoit d'un terroir rougeâtre, sans arbres,

s'étendant selon nos conjectures ; à onze degrés de latitude Méridionale. Peu après on découvrit encore deux Isles extrêmement étendues. Nous appellames l'une *Tienhoven* & l'autre *Groningue*. Quelques-uns croient que la dernière est la Terre ferme même. Pour moi je n'en déciderai point & suspendrai mon jugement faute de preuves convaincantes. L'Isle de *Tienhoven* paroissoit de loin très-riante , de belle verdure, & garnie d'arbres. Son élévation étoit médiocre. Nous la côtoïames pendant une journée entière sans trouver la fin. Nous remarquames pourtant qu'elle s'étendoit en demi-cercle vers l'Isle de *Groningue* ; de sorte qu'il est probable que ces deux prétendues Isles ne sont qu'un país contigu & une langue de la Terre Australe même. Cependant il s'y trouve des Isles voisines qui ont jusqu'à 150. milles
de

de circuit ; & le país même de De-
quier doit être une Isle, coupé par
plusieurs canaux. Autrefois la
Nouvelle Guinée a toujours passé
pour un composé de plusieurs Is-
les. Guillaume Schoutens a assuré
depuis, qu'elle est une terre-ferme :
mais Dampier dit avoir trouvé un
Déroit entre la Nouvelle Guinée
& la Nouvelle Bretagne ; de sorte
qu'en supposant la vérité de ce fait,
on doit la regarder comme une
Isle. Quelques-uns d'entre nous
auroient fort souhaité d'y mouiller
& de faire une descente ; mais les
chefs qui avoient en tête le voia-
ge des Indes Orientales & qui pour
cet effet n'eurent garde de s'arrê-
ter quelque part, ne voulurent nous
le permettre , sous prétexte que
si par malheur ces Insulaires tue-
roient quelques-uns de l'équipage,
on ne seroit plus en assez grand
nombre de gouverner les vais-
seaux.

Ainsi nous fumes obligés de continuer le même cours. On nous fit bien esperer que nous serions bientôt à la vûe de la Nouvelle Bretagne & de la Nouvelle Guinée; mais une navigation de plusieurs jours nous fit voir combien nous en étions éloignés. Ce trajet nous fut très-funeste par les maladies qui s'augmentoient & qui nous enlevoient 3. 4. jusqu'à 5. hommes par jour; desorte qu'il y avoit à craindre que nous ne fussions plus en assez grand nombre pour gouverner nos deux vaisseaux. Pour y remédier on remit sur le tapis la résolution d'en brûler un, & de nous rendre tous à bord de l'autre. Mais plusieurs considérations empêcherent, qu'on n'eut recours à cette extrémité. On craignit entre autres, que si malheureusement nous vinmes à en perdre un, il nous resteroit du moins la ressource de l'autre,

Il seroit difficile d'exprimer le triste état, où nous étions réduits alors. On ne vit de toutes parts que cadavres & malades; ce qui répandit une odeur qui souvent fit tomber en défaillance ceux qui se portoient bien. On n'entendit que des gémissemens, des cris & des lamentations. Les uns étoient si défaits & si maigres par le scorbut, qu'on ne leur voioit que la peau tendue sur les os. Le seul soulagement qu'ils avoient, c'est qu'ils ne souffroient aucune douleur & qu'ils s'éteignoient comme une chandelle. D'autres au contraire étoient enflés & souffroient les douleurs les plus aigües; ce qui avant qu'ils expirerent, les fit tomber dans le délire & dans la rage. Quelques-uns étoient attaqués de la dissenterie. Ils ne rendoient que du sang; mais quand on vit sortir d'eux une matiere puante qui ressembloit au souffre

gris, c'étoit une marque assurée d'une mort prochaine. D'autres étoient attaqués de paralysie, de rhumatisme; leurs membres étoient retrécis & comme morts, ils se trainoient d'un endroit à l'autre. Il y en eut à qui ces maladies caufoient des tourmens où l'ame eut plus de part que le corps; c'étoient des inquiétudes, des angoisses, des désespoirs. Je me rappelle entre autres les lamentations d'un Anabaptiste âgé de 25. ans; pendant quatre jours avant sa mort il ne fit que crier: *je veux être baptisé.* On en avertit d'abord le Capitaine du vaisseau; mais il répondit brusquement: *qu'il lui avoit fallu faire faire cette cérémonie avant que de s'embarquer;* ajoutant avec un air moqueur ces paroles. *Nous n'avons pas des Prêtres ici.* Ce pauvre malade parut à la fin se tranquilliser, & mourir avec résignation. Il y eut deux autres de
nos

nos malades de la Religion Catholique Romaine, l'un de Zeelande, & l'autre François, qui ne souffroient pas moins. Ils vouloient qu'on dit pour eux, ce qu'on ne manqua point de faire pendant tous les jours de leur maladie. Voiant à la fin qu'ils n'échapperoient point, ils donnerent le peu d'argent qu'ils avoient à leurs amis, les priant de faire dire des Messes en Hollande, pour le repos de leurs ames, à l'honneur de St. Antoine de Padouë. D'autres étoient tout-à-fait désespérés & endurcis au point qu'ils ne vouloient entendre parler ni de Dieu ni de sa Parole. J'en ai vû mourir qui pendant vingt & quatre jours auparavant n'avoient ni bû ni mangé. La mort enleva quelques-uns dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins; desorte qu'il arriva à même que s'entretenant avec nous, ils resterent tout court au mi-

lieu du discours sans plus donner aucun signe de vie. En un mot il seroit difficile de dépeindre la triste situation à laquelle nous étions réduits.

Toutes ces différentes maladies doivent être attribuées à la mauvaise nourriture, que nous fumes obligés de prendre. Les viandes salées de même que l'eau douce étoient entièrement gâtées ; ce qui nous rendit le sang épais & en empêcha la circulation. Dans ces circonstances les médicamens ne pouvoient que tout au plus différer de quelque tems la mort, mais jamais guérir les malades. Le meilleur remede eût été de la viande fraîche, des herbes, &c. Ceux qui se portoient bien, ou plutôt qui étoient moins malades, étoient extrêmement défaits, foibles, & tous attaqués du scorbut. J'en étois du nombre. Toutes mes dents étoient ébranlées & la gencive écor-

écorchée & enflée; & nous avons sur nos corps des pustules de toute sorte de couleurs, de l'épaisseur d'une noisette. Notre premier Chirurgien, qui étoit de mon pays, me dit un jour; „ Mon cher com-
„ patriote, puisque nous pouvons
„ encore marcher vous & moi,
„ allons prendre ce qui reste dans
„ la caisse des médicamens, pour
„ en soulager les pauvres mala-
„ des. Mais, ajouta il, qui est-
„ ce qui nous assistera & nous
„ soignera dans notre misere, qui
„ ne tardera pas de nous accabler
„ nous-mêmes bientôt? La seule
„ différence de nous à eux, est que
„ nous ferons dans les fraïeurs de
„ la mort pendant autant de jours
„ que ces malheureux y ont été
„ de mois.” Je lui repondis,
que j'esperois qu'il y aura toujours
l'un ou l'autre en état de nous don-
ner un verre d'eau. *Oui*, repliqua-
t'il, *les chiens & les chats nous man-*

geront encore. Enfin le Bon Dieu eut pitié de nous; & voulant mettre fin à nos miseres, nous fit arriver à la vûe des côtes de la Nouvelle Bretagne. La joye que nos malades ressentoient lorsqu'ils apprirent cette bonne nouvelle, étoit inexprimable. Il est certain, que si nous eussions été obligés de courir la mer encore quelque tems, nous eussions tous fini nos jours de la maniere du monde la plus triste & la plus affreuse.

CHAPITRE XVII.

- I. *Découverte de la Nouvelle Bretagne avec plusieurs autres Isles.*
- II. *Mauvaise rencontre avec les habitans.*
- III. *Tempête violente.*
- IV. *Description du país & de ses habitans.*

LA Nouvelle Bretagne, de même que les isles voisines, est extrêmement élevé, Les sommets des montagnes

tagnes se perdent presque toujours dans les nuages ; mais les bords de la mer forment une vûe des plus agréables, étant ornés de beaux arbres & tapissés d'une verdure riante. Plusieurs d'entre nous se mirent dans une chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour chercher de l'eau douce & d'autres rafraîchissemens qui nous manquoient. Les habitans apercevant notre dessein, vinrent au devant de nous, pour nous observer de près. Ils firent plusieurs contorsions qui marquoient le désespoir où ils étoient de nous voir si près d'eux. Ils se battoient des mains & s'arrachèrent les cheveux. Ensuite prenant leurs armes, ils décochèrent sur nous des flèches, nous jetterent des javelots & frondoient enfin sur nous une grêle de pierres. Aucun de nous cependant n'en fut blessé. Nous ne manquâmes pas de leur répondre de notre mousqueterie ; ce qui leur donna tant de fraïeur que plusieurs d'entre eux se précipiterent dans l'eau & gagnèrent la terre à la nage. Ceux qui étoient restés dans leurs canaux furent enfin forcés d'en faire autant, parce que dans la confusion où ils étoient, ne pouvant d'abord retrouver les endroits par où il falloit

falloit passer pour prendre terre, leurs canaux à cause du peu de profondeur de l'eau s'arrétoient tout à coup. La même difficulté nous empêcha de les poursuivre. Comme notre dessein étoit cependant d'aborder à quel prix que ce fût, nous songeames aux moïens de l'exécuter, lorsque tout d'un coup il s'éleva une bourasque des plus terribles. Cette sorte de vent, que les Hollandois nomment *Traffat*, survient ordinairement lorsqu'on y pense le moins & quand le ciel est clair & serain. La violence en est si grande, qu'il abat souvent brusquement les mâts, & enleve les voiles, pour peu qu'on retarde de les caler.

Ce contretems obligea ceux qui étoient restés dans les vaisseaux, de s'éloigner de l'Isle & gagner la hauteur. Quant à nous qui étions dans les chaloupes, notre sort étoit des plus tristes & nous nous trouvames à deux doigts de notre perte, le jouet de l'impétuosité des vagues qui nous jetterent çà & là. Les chaloupes enfin s'arréterent sur des bancs de sable, & nous nous attendions à tout moment à les voir brisés par la force du vent & la violence des vagues. Dans cette triste situation on tachoit de s'animer & de
faire

faire les derniers efforts pour les sauver. Chacun mit la main à l'œuvre; & nous les tirames par une traite de plus de 200. pieds jusqu'au bord. Nous fimes des efforts presque surnaturels; tant il est vrai, que dans ces occasions le danger donne des forces & de la vigueur. La Providence divine assista ici visiblement, n'y aiant eu aucune apparence de nous sauver d'un peril si éminent. Aussi-tôt que nous eumes mis pied à terre, nous cherchames quelque endroit pour nous mettre à couvert. Mais comme il faisoit nuit, & que d'ailleurs nos forces étoient épuisées, nous ne pûmes entrer bien avant dans le país. On ramassa d'abord des branches d'arbre, du feu, tant pour secher nos habits que pour nous échauffer. La chaleur nous fit reprendre nos esprits & nous rendit notre gaiété ordinaire. A la lueur du feu nous découvrimus quelques cabanes; en y approchant nous n'y trouvames que des rets travaillés fort artistement. Nous vimes aussi plusieurs arbres, qui portoient des cocos; mais comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre des haches, nous ne pûmes en profiter. Quelque tems après nous entendimes un grand bruit: les habitans craignant notre

arrivée, avoient quitté leurs cabanes & s'étoient retirés dans les bois, où ils firent des hurlemens & des cris terribles. Le país est fort-beau, & paroît très-fertile. Il est montagneux, rempli de quantité d'arbres. Sa situation est à 5. degrés de latitude Méridionale. Si ce país n'est pas une Isle, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'est point, vû qu'Abel Tasman a trouvé en l'an 1642. un passage à la hauteur de six degrés de latitude Méridionale, il doit être contigu à la Nouvelle Hollande, ou en être une partie même. Les habitans sont d'une couleur jaunâtre, à peu près comme ceux qui sont nés d'un pere blanc & d'une mere noire; ils ont la taille assez grande, mais mince. Leurs cheveux sont noirs & leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils sont extrêmement vifs & dégagés, manient leurs armes avec beaucoup d'adresse. Cette circonstance me fait croire qu'ils se trouvent souvent engagés en guerre les uns contre les autres.

Il paroît que ce soit un país exquis, rempli de mineraux & d'autres précieux trésors. Ce qui me le fait croire, c'est que les montagnes sont hautes & le terroir fort fertile. D'ailleurs il est situé sous la Zone torride, & on

remarque que les païs de ce climat produisent ordinairement des épiceries, de l'or, de l'argent & des pierreries. Cependant aussi qu'on ne l'a pas examiné à fond, on n'en sauroit rien dire de positif. Enfin après minuit la tempête s'appaîsa, & on donna le signal pour nous faire retourner à bord de nos vaisseaux. Nous nous mimes donc sans perte du tems dans les chaloupes pour regagner nos navires. Ceux qui étoient restés, furent charmés de nous voir revenir, tant parce qu'ils espéroient que nous leur apporterions des rafraîchissemens, que parce qu'ils nous voioient encore en vie, aiant appréhendé que nous ne fussions ou noyés ou tués par les habitans. Comme en entrant dans ce païs nous craignimes une surprise de la part des sauvages, quelques-uns de nous avoient tenu bonne garde sur les côtes pour nous assûrer la retraite. Nous nous éloignames peu après de ce païs que nous appellames *païs de tempête*. Nous primes notre route le long de la côte au Nord-Oüest vers la Nouvelle Bretagne & la Nouvelle Guinée; & découvrimus tant d'Isles, que vû leur grand nombre, nous ne pûmes leur imposer des noms à chacune d'elles. Ici notre misère monta au
plus

plus haut degré, puisqu'il n'y avoit presque pas dix personnes dans les vaisseaux qui se portoient bien; & la mort en enlevoit quatre jusqu'à cinq par jour. Il n'y avoit presque plus de matelots en état de manœuvrer; ensorte que nous étions trop foibles pour faire quelque descente. Cependant il falloit le hasarder, & prier Dieu qu'il lui plût d'inspirer de la terreur aux habitans d'une ou d'autre Isle, pour que nous pûmes y aborder sans trouver de la résistance. Nos vivres étoient si fort gâtés qu'il falloit opter ou de mourir de moment à autre, ou de s'exposer aux Insulaires en cherchant des rafraichissemens. Ce dernier moyen nous laissa au moins quelque rayon d'esperance de nous sauver; au lieu que de rester dans nos vaisseaux ou entreprendre un nouveau cours de longue haleine, ç'étoit une mort certaine. Le Stockvis & les viandes étoient tout-à-fait pourries, & d'une puanteur qui nous fit tomber en défaillance. Le pain étoit criblé par les vers & entièrement moisi. Enfin à l'aide de Dieu nous arrivâmes à la hauteur de deux degrés de latitude Méridionale à une lieue de la côte près des Isles Moa & Arimoa, où nous fîmes d'abord mettre nos vaisseaux sur les fers.

Fin du Tome premier.